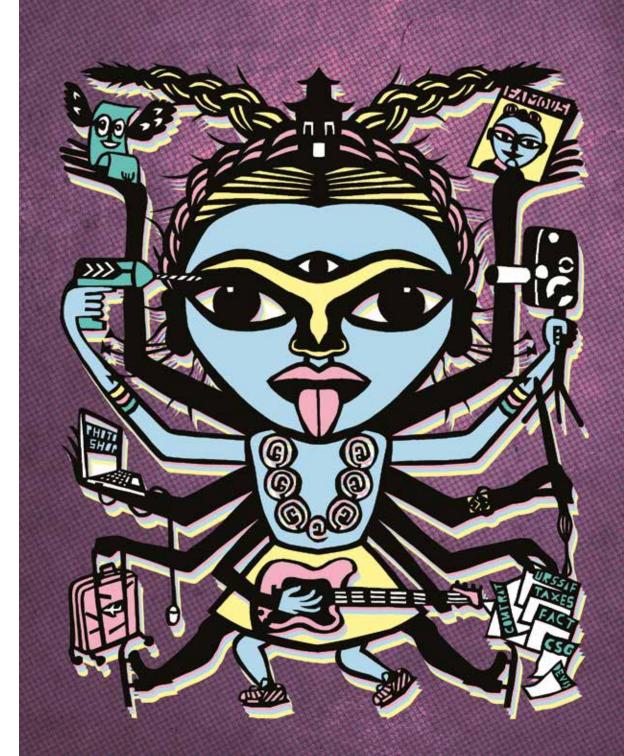
N°63 JUIN 2018 GRATUIT

FRINE CULTURELLE EN MAYENNE

DOSSIER

PROFESSION?
ARTISTE!



Édito

e paradoxe est là, devant nous. Aberrant mais bien

réel. À l'origine d'une économie qui fait vivre toute une chaîne d'acteurs (éditeurs, imprimeurs, libraires, bibliothécaires, etc.), l'auteur est bien souvent le seul à ne pas vivre de son activité, voire à ne pas être rémunéré, au sein de cet écosystème dont il constitue pourtant l'épine dorsale. « L'écrivain appartient à cette masse flottante des travailleurs indépendants pauvres, acteurs d'une tendance contemporaine lourde qui consiste à travailler sans se payer, témoigne Charles Robinson, auteur actuellement en rési-Baptiste Clément dence en Mayenne. Là où l'écrivain est d'avant-garde, c'est que ce non-paiement n'est pas lié à une conjoncture, à une baisse des budgets, à la malchance, mais qu'il est intrinsèquement institué dans le circuit économique de la production du livre. » L'exemple est valable pour les arts visuels ou la musique. La faille entre la dimension symbolique des créateurs, sans cesse valorisée, et la rudesse de leur condition Robinson sociale ne cesse de se creuser. Un fossé que menace d'élargir encore le bouleversement complet du régime social et fiscal

> La création artistique est une quête, faite de tâtonnements, d'expérimentations... Comme la recherche fondamentale, elle a besoin de temps, de liberté, de confiance... Et non pas de viser à une rentabilité immédiate. Car en la matière, rentable rime souvent avec jetable.

des artistes-auteurs qui se prépare aujourd'hui.

Il nous revient, à nous, lecteurs, mélomanes, spectateurs, de défendre l'idée que toute œuvre mérite un juste salaire. Avis à vous qui avez « soif d'idéal » et qui, face au prêt-à-penser et aux recettes éculées, préférez « les étoiles, les voiles, que des choses pas commerciales ».

Nicolas Moreau



et travaille à Marseille. Immédiatement identifiable, évoquant l'art brut par son caractère foutraque et foisonnant, son univers graphique est protéiforme : dessins nerveux et (souvent) érotico-trash, BD autobiographiques, sérigraphies, sans oublier ses papiers découpés, dentelles d'une redoutable précision taillées dans le papier noir. Auteure d'une dizaine de livres (publiés notamment à l'Association), illustratrice pour Le Monde, Libération ou CQFD, elle signe la couverture et les illustrations du dossier de ce numéro.



Laurent Vignais ressemble aux figures qu'il peint et qu'il sculpte : sous des airs calmes, le bouillonnement et la révolte. Paroles d'un artiste citoyen, fondateur de l'association lavalloise L'Art au Centre. organisatrice cet été d'un parcours qui fait dialoguer patrimoine et art contemporain. Par Armelle Pain

© Florian Renault

n lundi d'avril. Une maison baignée de soleil à quelques pas des rues commerçantes de Laval. Un chat passe doucement la porte, frôle une imposante sculpture de chien, lance un coup d'œil à une étrange marionnette, avant de s'étirer de tout son long devant une bibliothèque garnie de livres d'art, pendant que Laurent Vignais sert le café.

— Ouand et comment est venu votre désir de devenir artiste?

Aussi loin que je me souvienne, dès l'âge de 6-7 ans, je voulais devenir peintre. Je dessinais, je lisais et je jouais beaucoup. J'aimais m'isoler, inventer des histoires, être dans mon monde. Il n'y avait pas d'artiste ni de rapport intime à l'art dans ma famille. Je dirais que pour tout un ensemble de raisons, j'étais dans une certaine révolte face à l'état du monde et dans un refus des contraintes. J'avais envie de pouvoir décider de ma vie, ne pas être subordonné. Pour moi, être artiste, vivre une vie d'artiste, demande beaucoup d'énergie et n'a rien de facile mais c'était une nécessité, quelque chose d'impérieux.

— Ouelle a été votre formation?

J'ai grandi à Laval où j'ai effectué toute ma scolarité jusqu'au bac arts plastiques au lycée Douanier Rousseau. J'ai ensuite intégré les Beaux-Arts à Nantes en 1984 durant deux ans tout en étant vacataire au musée de Laval: je participais au montage des expositions et assurais des visites guidées. Après avoir quitté les Beaux-Arts, j'ai passé quelques mois en fac d'histoire de l'art à Rennes. Je n'étais pas prêt à continuer les études de manière académique. J'ai alors ouvert une parenthèse de 4-5 ans

TRANZISTOR N°63

Tranzistor est une publication de Mayenne Culture : 84 avenue Robert Buron CS 21429 - 53014 Laval cedex ISSN: 1968-2360 Directeur de publication :

Directeur de rédaction :

Nicolas Moreau

Rédaction: Erwan Dagan, Carole Gervais, François Geslin, Rémi Hagel, Vincent Hureau, Nicolas Moreau Armelle Pain, Henri Patrois, Maël Rannou, Charles

Maquette: Élise Moret Mise en page: Antoine

Impression: Imprimerie Faguier Tirage: 3700 ex. La citation du numéro:

«L'artiste est payé pour être

Michel Dallaire

Contact 02 43 67 60 90

contact@tranzistor.org tranzistor.org facebook.com/tranzistormag

twitter.com/tranzistormag

durant laquelle j'ai travaillé pour des entreprises de transport en Bretagne et suivi une formation de CAP carrosserie pour apprendre à maîtriser le feu, à souder et à former le métal. J'étais très attiré par l'acier, qui demande un engagement physique très important. J'ai donc appris là les bases qui m'ont permis ensuite de développer mon travail de sculpture. En 1991, je suis revenu à Laval, j'ai acheté un chalumeau et j'ai commencé à travailler avec des tôles de voiture dans un garage que je louais...

— Comment a évolué votre pratique ensuite?

Je travaille principalement sur le corps. J'ai commencé par des pièces imposantes qui demandaient beaucoup de temps et de place. J'ai ensuite utilisé des profilés d'acier, en particulier du rond de serrurier, un fil d'acier de 6 mm de diamètre. Pour chaque œuvre, je construis d'abord une architecture de corps : je pars des pieds, puis je monte le reste du corps pour finir par la tête – à chaque articulation, je choisis l'orientation d'un membre, ce qui donne un mouvement à l'ensemble. Ensuite je remplis de matière, je soude, je tronçonne, je ressoude, je donne du relief. C'est vraiment le même principe que le croquis, mais en volume. Je pars de rien et j'ajoute par assemblage. C'est un travail très long, risqué, bruyant et très physique. C'est une relation intuitive et brutale à ce matériau, je chemine en même temps que j'agis et suis attentif aux accidents, aux erreurs qui se produisent au cours du processus créatif. En 2008, j'ai eu envie de reprendre le dessin, j'ai appris la gravure et développé un style personnel qui se rapproche beaucoup de ce que je fais en sculpture.

" FAIRE PRENDRE L'AIR À L'ART, POUR FAIRE PRENDRE L'ART AUX GENS."

— Une figure récurrente traverse vos sculptures et vos dessins...

C'est un Homme, non sexué, solitaire, élancé, comme en errance, avec très peu de détails. Un corps comme une machine physique, fragile, en équilibre. C'est relié au contexte sociétal et à mes questionnements : comment exister en tant qu'individu parmi tous les autres ? Cela exprime la fragilité du corps et de la

vie. Mais aussi le besoin de trouver un équilibre, et la difficulté à accomplir ce dont tu as envie et à vivre ce que tu es.

Vous êtes artiste plasticien, mais aussi médiateur, enseignant...

Comme beaucoup d'artistes, je vis dans une certaine précarité et je cumule plusieurs métiers. J'ai développé une activité d'ateliers en milieu scolaire et en milieu hospitalier ou en lien avec les institutions judiciaires. J'avance et je grandis avec mon travail de création. C'est ce qui m'anime. La création nécessite des temps de contemplation, de réflexion, de remise en question et de recherche. Depuis 2013, je suis représenté par la galerie Tokonama, près de Beaubourg à Paris. Depuis 2017, je suis aussi salarié de L'Art au Centre, à temps partiel.

— Vous êtes également actif et engagé dans la vie de la cité...

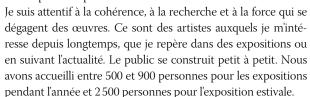
Pour moi, la rencontre avec la création artistique dans l'espace public amène du sens, crée du lien social et constitue un gardefou face au tout-consumérisme. Intervenir dans la ville, hors de lieux culturels, permet de toucher des spectateurs au-delà du cercle des initiés, et participe à démocratiser la culture. À Laval, j'ai plein d'idées pour que l'art soit plus présent et la ville plus attractive. L'Art au Centre y contribue, il s'agit de faire prendre l'air à l'art, pour faire prendre l'art aux gens...

— Comment est née cette initiative?

C'est l'aboutissement logique d'expériences de terrain et de réflexions. L'association a été créée en 2014 par des passionnés de culture désireux de provoquer des rencontres avec l'art contemporain, peu représenté à Laval, et de faire vivre les espaces du centre historique. L'association se structure autour de la galerie de la Porte Beucheresse (maison natale du Douanier Rousseau) que nous avons créée en 2016, un parcours artistique dans la ville et des actions en direction des jeunes. C'est une initiative citoyenne qui s'adresse au plus grand nombre et fait le pari qu'on gagne en intelligence et en épanouissement par la découverte artistique. Nous souhaitons aussi construire un modèle responsable et respectueux des artistes, en leur versant des droits de présentation et en ne prélevant pas de commission sur la vente des œuvres.

— Comment sont programmées vos expositions, selon quelle ligne artistique?

Nous tenons à présenter des esthétiques et des supports diversifiés (dessin, peinture, sculpture, vidéo, photo...) pour toucher différentes sensibilités et investir différents lieux. Depuis son ouverture, la galerie accueille durant le premier semestre des expositions organisées avec des partenaires du territoire (Lecture en tête, WARM, lycée d'Avesnières...) et à partir de juin, des expositions programmées par L'Art au Centre. Pour ces expos, je choisis des artistes qui ont une expression personnelle forte.



— Au-delà des expositions, vous attachez beaucoup d'importance aux actions d'éducation artistique...

Nous développons des actions avec de nombreux partenaires sociaux et éducatifs comme la protection judiciaire de la jeunesse (PJJ), le centre médico-psycho-pédagogique de Laval (CMPP), des lycées... Ces actions permettent de faire vivre l'association en contribuant pour moitié à son budget. Cela fait aussi partie à mon sens de la mission de l'artiste. L'objectif n'est pas de fabriquer des artistes ou un public pour l'art, mais de partager une relation humaine autour de la création. Au CMPP, nous travaillons dans la durée. Les enfants qui participent à l'atelier viennent pendant 3-4 ans, tous les vendredis. Pour eux, c'est un moment de liberté où ils savent qu'ils ne seront pas jugés, évalués ou moqués.



Un mot sur le parcours artistique que vous présentez à Laval cet été?

C'est un parcours intitulé À pied d'œuvres, associant l'art contemporain au patrimoine du centre historique de Laval. Du 28 juin au 2 septembre, pour la première édition, après une première expérimentation avec Jean Lecointre en 2015, nous invitons Bernard Pras.

Cet artiste international, spécialiste de la sculpture en anamorphose, recrée des œuvres majeures de l'histoire de l'art ou emblématiques de la société de consommation en assemblant des objets du quotidien. C'est assez spectaculaire puisque l'œuvre se révèle au spectateur uniquement depuis un seul point de vue. C'est un jeu sur le regard et la perspective. Une fois l'œuvre réalisée, elle est photographiée puis démontée. Il n'en reste donc qu'une photographie qui est exposée.

Nous accueillons Bernard Pras en résidence pour créer une œuvre qui reprendra un tableau du Douanier Rousseau. L'anamorphose sera présentée dans le jardin de la Perrine. D'autres œuvres de l'artiste seront à découvrir tout au long de l'été, notamment à la Porte Beucheresse. Le musée de la Perrine présentera 18 photographies et deux œuvres composées d'objets. Fixées sur des façades du centre historique, des bâches grand format jalonneront le parcours. Des vidéos d'artistes seront également au programme au Rocher (David de Tschaner), au Musée Alain Gerbault (Peter Fischli et David Weiss) et aux Bains-Douches (Song Dong). De nombreux partenaires et entreprises mécènes soutiennent cette initiative et nous attendons sa réalisation avec enthousiasme!

ART CONTEMPORAIN

ITINÉRAIRE CONSEILLÉ

I mpossible de le louper. Depuis début souffre le territoire », il s'agit de contribuer mai, un château de cartes en tôles on- à son attractivité touristique pour inciter dulées de 7 mètres de haut trône au bord les vacanciers, en route vers la Bretagne de la Mayenne, signalant au visiteur de ou en villégiature sur les bords de Loire, à passage qu'il se trame un truc pas or- faire un détour par Château-Gontier. dinaire au royaume castrogontérien. Une manifestation comme le Voyage à Jusqu'au 26 août, Le Carré et le Pays de Nantes le démontre tous les ans, pour Château-Gontier inaugurent la 1^{re} édition attirer le public, il faut créer l'évènede **Gontierama**. Un itinéraire réunissant ment. Gontierama l'a bien compris, qui cinq artistes plasticiens exposés dans dif- offre la possibilité de (re)découvrir les férents lieux culturels et touristiques de charmes secrets des ruelles et places de la ville. Selon Bertrand Godot, directeur Château-Gontier ou de flâner sur les rives de la programmation art contemporain bucoliques de la Mayenne tout en dégusdu Carré et principal instigateur du pro- tant (gratuitement) une copieuse sélecjet, l'opération est « tout sauf un concept tion d'œuvres d'artistes reconnus. Fidèle fumeux sorti du chapeau. Mais une ini- à ce qu'il défend depuis 1996 au Carré, tiative née d'une expérience de terrain et Bertrand Godot fait de l'humour une ligne



Château de tôles, Stéphane Vigny, 2011.

de la volonté commune d'élus et d'acteurs locaux de travailler ensemble ». Face au constat partagé du « déficit d'image et du manque de propositions estivales dont

directrice de sa programmation, à l'instar des Arbres à chat de Laurent Le Deunff exposés à la médiathèque ou aux objets surréalistes et irrévérencieux du collectif Présence Panchounette, dialoguant avec les œuvres du musée d'art et d'histoire de Château-Gontier. L'été sera Chio!

Le vendredi, c'est permis Lieu accueillant des concerts toute l'année, la Grange de l'Orbière à Forcé met les bouchées doubles l'été, avec un rendez-vous tous les vendredis soirs, du 26 juin au 10 août. L'équipe réédite la formule, déjà éprouvée l'été dernier : prix libre, barbecue mis à disposition et artistes locaux (notamment), avec entre autres Collectif Team Peace, Yves Tole Family, Johann Lefèvre, Maracujah, Cherry Plum...



ELECTRO HIP HOP **RÊVE PARTY**

Degiheugi est l'exemple type du musicien 2.0, qui, sans label ni relais médiatique, a su tirer parti d'internet pour constituer une communauté de fans conséquente (plus de 7 millions d'écoutes sur Spotify), et multiplier les featurings à distance avec des musiciens, chanteurs ou rappeurs de Lyon, Montréal ou New-York... Une dream team virtuelle que tout bon adepte de l'artiste rêvait de voir un jour réunie sur scène. Un rêve que réalisera le 7 juillet **Au foin de la rue** : le festival dyonisien confie au beatmaker lavallois les clés de son chapiteau. « Honoré et ultra motivé par cette invitation », Degiheugi en profite pour convier des artistes qu'il apprécie « autant humainement qu'artistiquement ». Proleter, Senbeï et Hugo Kant se succéderont sur la scène du chap. avant de terminer la soirée en beauté en participant au concert du patron, qui accueillera aussi les MC Miscellaneous (Chill Bump), Devi Reed, Ceschi et Chima Anya. « Attention, prévient l'intéressé, un concert comme cela, ça n'a lieu qu'une fois!»

Fonce Alphonse! C'est toujours la même (belle) histoire. Une bande de jeunes qui n'en veulent se réunissent pour faire bouger leur coin, et petit à petit l'aventure grandit... Créée en 2006 à Gorron, l'asso Les amis d'AL foncent multiplie les projets : soirée cabaret, théâtre, concerts... Ainsi qu'un festival le Festi d'AL – qui cette année passe à deux jours (les 13 et 14 juillet), associant artistes rassembleurs (Mes souliers sont rouges, Pony pony run run...) et groupes du cru (Phoebus, Les Polyssons...).

Terre promise Avec ses près de 2000 entrées l'an dernier, Terra Incognita est en passe de gagner son pari, celui d'un festival découvreur qui ne joue pas le jeu des têtes d'affiche et des programmations co-

piées-collées. Côté prog' justement, inutile de citer des noms que vous ne connaîtrez sans doute pas : on fait confiance à la fine équipe de Terra pour réconcilier, comme d'hab, fans de pop classieuse, amateurs de rock aventureux et fondus de beats furieux. Les 24 et 25 août à Carelles.

Agités du local Lancé en 2012 par quelques copains, Un bruit qui court a pris une belle ampleur (près de 700 personnes accueillies l'an passé). Mot d'ordre du festival : « s'inscrire dans une démarche d'autogestion et promouvoir le territoire local ». Ainsi, les 24 et 25 août à Montflours. on pourra manger et boire local, mais aussi écouter des artistes du 5.3 (mais pas que), avec en vrac Yamtchik, Octane, Bleu Gras, Mouv'n'Brass ou le conteur Quentin Foureau. Le tout à prix libre!



LITTÉRATURE POUR LES OREILLES

NOUVELLES FRAÎCHES

ment des nouvelles, téléchargeables en pdf aventure!»

mais aussi au format audio. Cette singularité s'est imposée comme une évidence : « j'ai toujours aimé qu'on me raconte des histoires. l'avais envie qu'un comédien puisse s'emparer d'un texte, se l'approprier, pour en donner sa lecture ». Lavalloise depuis 2012, elle rencontre l'actrice Jeanne Michel, qui la met en

contact avec de nombreux comédiens du cru: François Béchu, Lise Moulin, Sébastien Rousselet... Après plusieurs répéti-Ingénieure dans l'industrie automobile, tions « pour trouver le ton juste », chaque Dany Grard décide un beau jour de lâ- texte est enregistré au studio The Apiary, cher son boulot de responsable qualité par Amaury Sauvé. Et le résultat est blufpour tenter de concrétiser son rêve : de- fant : plus que lue, la nouvelle est jouée, vévenir éditrice. Grande lectrice, elle est pas- cue, comme si on vous la contait à l'oreille. sionnée depuis toujours par la littérature À raison d'une parution mensuelle, le caet l'écriture. Une rencontre l'amène à dé-talogue de 15K est aujourd'hui riche de couvrir cette forme littéraire particulière 18 titres d'auteurs différents, sélectionnés qu'est la nouvelle. « Un format concentré pour leur « exigence et leur singularité ». qui, par sa brièveté, oblige à peaufiner Dany Grard aimerait à court terme accéchaque phrase ». Et qui intimide moins lérer le rythme de publication, créer de qu'un roman l'écrivain débutant. Séduite, nouvelles collections... « Il y a un engouela quarantenaire se prête au jeu et écrit ment autour du livre audio, que beaucoup plusieurs textes, qui seront les premières d'éditeurs considèrent comme un nouveau publications « cobayes » de 15K, la maison débouché. Pour l'instant, les ventes restent d'édition qu'elle fonde en octobre 2016. très timides. Mais j'y crois. Je suis peut-être Éditeur numérique, 15K propose unique- folle mais j'ai envie de vivre à fond cette

Rock the beat Édition après édition, Les Roches d'Orgères monte le crossfader. Fort de ses 1100 festivaliers l'an passé, le festival de musiques électroniques, niché à Lignères-Orgères, tout en haut du département, remet le couvert les 31 août et 1^{er} septembre. Tout en préservant sa dimension à taille humaine, la nouvelle édition promet « plus de son et de lights » ainsi qu'un line-up relevé, avec au menu : Joachim Garraud, Don Rimini, Christine, Seax...

FESTIVALS

QUALITY STREET

es arts de la rue font souvent preuve **«** L d'une grande liberté de création, ainsi que d'une diversité foisonnante. C'est une forme qui demande aux artistes un engagement fort : dans la rue rien n'est fixe, il faut s'adapter au lieu à chaque nouvelle représentation, et savoir aller chercher les gens », analyse en spécialiste David Seurin, programmateur du festival Les Entrelacés, qui fêtera sa 24e édition les 5, 13 et 14 juillet à Lassay-les-Châteaux. Fête de village proposant quelques spectacles à l'origine, la manifestation s'est développée et structurée il y a une dizaine d'années. Sans déroger à la ligne défendue par David et les 70 bénévoles tains sont des créations sur-mesure pour qui l'épaulent : « on tient à la dimension Les Entrelacés, comme cette commande festive et populaire de l'évènement. Les passée au dessinateur Alexis Horellou qui gens viennent pour boire un coup, se mar- proposera de croquer nus festivaliers, bérer, voir des choses spectaculaires et on ne névoles ou artistes, ou cet « hommage à boude pas notre plaisir de ce côté-là. Tout Jony » par le chanteur Babel et la compaen tâchant de pimenter la programmation gnie Joseph K (déjà croisée en Mayenne avec des propositions plus poétiques ou avec les hilarantes contre-visites de surprenantes ». Et notre « ouvrier poly- Jérôme Poulain). valent de la culture », boulanger quand Avec ses 29 éditions, La Chalibaude à il quitte son job à mi-temps de program- Château-Gontier fait figure, en Mayenne, mateur, de filer la métaphore culinaire : de pionnier en matière d'arts de la rue. « le steak-frites, c'est super bon, mais c'est Les 30 juin et 1er juillet, le festival invite bien aussi de découvrir d'autres saveurs, une quinzaine de compagnies pour près moins attendues ».

La petite cité de caractère lasséenne un savant dosage entre concerts et specoffre un écrin idéal aux bijoux dégotés tacles de rue, de juin à août. Avec en guise par l'équipe du festival. Théâtre de rue, de conclusion, le 30 août, la rencontre musique, cirque... Cette année, 24 sites alléchante entre le groupe de post-rock différents seront investis par une ving- rennais Fragments et les 63 musiciens taine d'artistes et compagnies. Parmi les de l'orchestre d'harmonie du Pays de spectacles à l'affiche, tous gratuits, cer- Mayenne.



de 50 représentations. Plus récent, le fes-Jardins, roseraie, places, ancien couvent... tival **Un singe en été** à Mayenne réussit

Rampe de lancement Selon le dico, un tremplin « donne de l'élan pour atteindre un objectif ». Piloté par un collectif de 10 structures culturelles du 5.3, le dispositif **Les Émergences** vise à repérer et accompagner les groupes de musiques actuelles résidant en Mayenne. Au programme de cette 9^e édition, pour les heureux élus : concerts, formations, résidences, captations vidéos... Inscriptions en ligne jusqu'au 30 septembre.

Un été à l'ombre Une petite toile à la fraîche? Atmosphères 53 programme cet été une vingtaine de séances de cinéma en plein-air, organisées gratuitement un peu partout en Mayenne. À voir aussi, les films réalisés lors du Kino-Kabaret. Une expérience un peu folle, orchestrée par l'asso Chato-Kino, qui rassemble le temps d'un week-end une quarantaine de cinéastes amateurs relevant le défi de créer un court-métrage en 72 heures. Projection publique gratuite le 8 juillet au Rex à Château-Gontier.

Confluences Ce printemps, la

Scomam à Laval a subi un sérieux lifting. 220 000 euros de travaux qui permettent au lieu d'accueillir l'école d'art, l'atelier public de sculpture, l'école moderne de musique, L'Autre radio, le festival Le Chainon Manquant ainsi que la compagnie du chorégraphe David Drouard. Espace de travail et de création, ce nouveau foyer artistique sera régulièrement ouvert au public pour des lectures, concerts, sorties de résidence...

JOYEUX ANNIVERSAIRE

LE MONDE DANS UN TIROIR

Depuis 30 ans, de nombreux artistes ont

partagé la scène du Théâtre du Tiroir avec Jean-Luc Bansard. « À ceux qui ont apporté dans leur valise des sonorités *inconnues ici* », le directeur artistique de la compagnie lavalloise a donné carte blanche. Du 28 juin au 1er juillet, ce sont une dizaine d'artistes qui viendront souffler les 30 bougies du Théâtre lors du festival Vagabond. Parmi ces invités de marque: des nomades bien de chez nous, à l'instar des gitans mayennais de Bajka et Vistina Orkestra ou de Papan'i Miaja, Lavallois amoureux de Madagascar. On y croisera aussi des musiciens venus de contrées plus lointaines, comme le Palestinien Mokrane Adlani, le duo Kabaretale qui célèbre les musiques yiddish d'Israël et de Pologne, Benhaz et Shamin Taherzadeh, spécialistes de la musique savante persane, ou le trio Meïkhâneh qui vagabonde d'une mélopée d'Europe de l'Est vers une mélodie andalouse, jusqu'aux rythmes ciselés d'Iran ou aux chants diphoniques mongols.



Meïkhâneh, le 30 iuin au Théâtre du Tiroir.

© Claire Huteau

MUSIQUE

BEAUTÉS DIVINES

« La plus belle église de la France » - selon les dires des architectes spécialistes du domaine – méritait bien un festival. Pour valoriser ce site exceptionnel qu'est la basilique d'Évron, Emmanuel

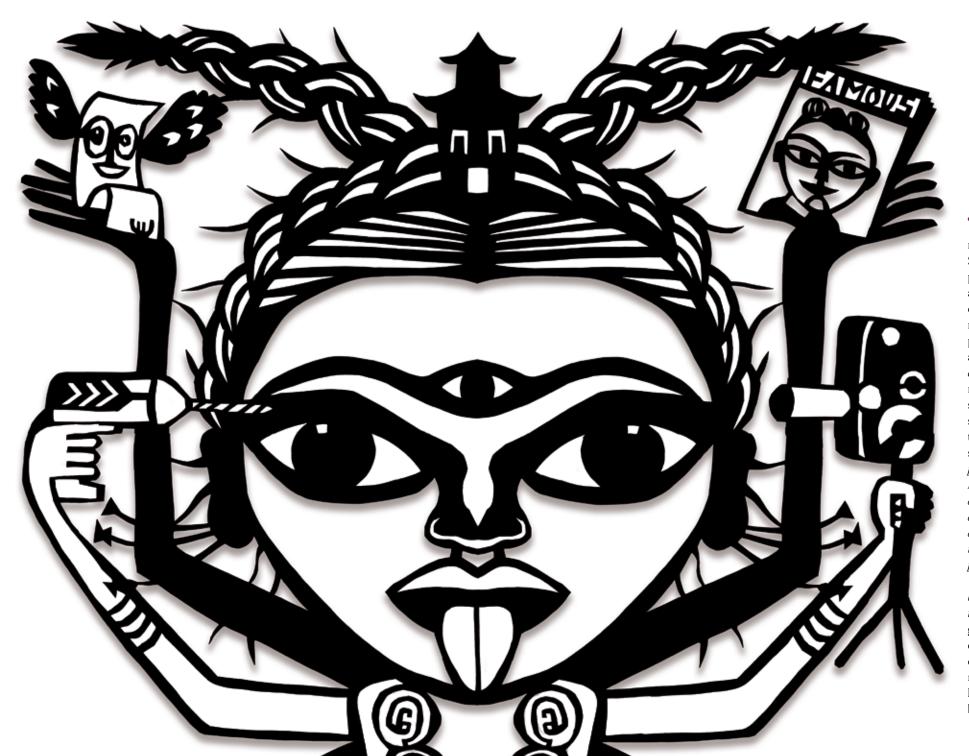
d'Erceville souhaitait imaginer un évè- un concert spécifique, s'inscrivant dans nement pouvant offrir « une expérience ladite thématique – cette année, la méqui soit autrement plus vivante et sensible tamorphose. Cela confère aux concerts qu'une simple visite guidée ». La vocation une dimension inédite, et au festival un de l'édifice, conçu pour sublimer le chant, rôle d'incubateur, que vient prolonger la a dicté naturellement au directeur du ser-résidence de création accueillant chaque vice patrimoine des Coëvrons le choix d'y année un artiste. Cette édition, c'est Franorganiser un festival d'arts sacrés, « son coise Atlan, grande spécialiste du chant bébé », qui fêtera cette année ses 16 prin- arabo-andalou, qui en bénéficiera, après

Six jours, du 6 au 11 juillet, de concerts Nombre de musiciens nouent ainsi des de haute tenue avec des pointures de affinités avec le festival. Une fidélité dont musique baroque, médiévale ou du le public témoigne aussi. 1700 spectateurs monde. « La facilité aurait été de propo- répondent présents chaque année. Cette ser uniquement du chant grégorien, mais nouvelle édition ne devrait pas les décenous souhaitions promouvoir la diver- voir conviant notamment Lévon Minassité de ces musiques, leur ouverture sur sian, exceptionnel joueur de doudouk arle monde et leur caractère très vivant ». ménien ou le chœur du Clare College de Depuis quelques années, le programme Cambrigde, 30 chanteurs de 16 à 20 ans, du festival répond à une thématique, un qui tournent à l'international mais se profil rouge qui invite les artistes à proposer duisent très rarement en France.

The King's Singers, le 6 juillet à Évron.

un premier passage à Évron l'an passé.

Beat them all Musiciens et membres de l'association Ça dégomme, organisatrice d'évènements electro, Théo Armengol (L'Ätlas) et Florian Gospodar (Fitzgeraldos) viennent de lancer Rafale records. Un label via leguel le duo souhaite « promouvoir des jeunes artistes » dont ils aiment la musique, « sans autre critère ». Première sortie, une compilation-manifeste qui délimite les contours mouvants du label, entre techno, ambient, acid ou breakbeat.



Profession? Artiste!

🗕 t sinon, à côté, vous faites quoi comme métier ? » Les clichés sont tenaces : l'idée que l'activité artistique ne saurait être une « vraie » profession a la vie dure. Sans doute parce que, comme le veut l'adage populaire, « l'art ne nourrit pas son homme ». Mais aussi car sont attachées aux pratiques artistiques des valeurs (passion, plaisir, liberté...) difficilement conciliables avec celles associées au travail par essence contraignant. Plus qu'un métier, être artiste est perçu comme un état, « une identité engageant la personne tout entière » selon les mots de la sociologue Nathalie Heinich. Dans ses différents travaux, celle-ci montre comment s'est bâtie au 19e siècle une conception romantique du créateur, qui structure encore les représentations actuelles. « Ce mythe naît au 18e siècle, puis s'affirme au 19°, autour de l'identité bohème. Peu à peu, l'artiste se détache du statut d'artisan qu'il avait depuis le Moyen-âge. Il devient un être d'exception placé sous le régime de la singularité, qui exerce par amour de l'art parce qu'animé par une nécessité intérieure, un don inné. Du régime professionnel, nous sommes passés à cette vision "vocationnelle", selon laquelle le génie prévaut sur l'enseignement, l'inspiration sur le labeur, l'innovation sur la reproduction des canons. » Dans l'imaginaire collectif, l'artiste est cet être excentrique et révolté, bouffon et bohème, inspiré et désordonné, forcément marginal car singulier. Une marginalité qui n'empêche pas, paradoxalement les créateurs de jouir d'une reconnaissance publique. « De par sa singularité, poursuit Nathalie

Heinich, *l'artiste échappe à l'ordinaire condition et jouit de "privilèges"* » qui font parfois des envieux.

« l'aurai voulu être un artiste », rêve ainsi le businessman, à qui on conseille vivement d'atterrir. Car les conditions de vie des artistes renvoient surtout à un monde concurrentiel où règnent la précarité et le principe d'incertitude. Incertitude de la prochaine idée, incertitude de ce que sera demain, incertitude de l'échec ou du succès. Comme le rappelle le « sociologue du travail *créateur* » Pierre-Michel Menger, ces professions n'ont aucune barrière à l'entrée - la formation n'étant pas requise comme un titre obligatoire mais les carrières artistiques sont organisées par une succession d'épreuves : « publier, rencontrer un public, obtenir un nouveau contrat, savoir se remettre d'un échec, etc. Beaucoup se sentent appelés vers les métiers artistiques mais beaucoup moins sont en mesure de s'y ancrer; encore moins nombreux sont ceux qui peuvent s'y professionnaliser pleinement ».

Enfin la grande diversité qui les caractérise rend complexe l'appréhension de ces professions. Il y a peu de points communs entre un comédien qui sort de l'école, un plasticien qui peint depuis 40 ans, une chanteuse de jazz qui tourne sans arrêt, un écrivain... Forcément lacunaire, ce dossier veut témoigner de cette multiplicité, et aborde la pratique artistique sous l'angle, trop rarement adopté, de ses réalités matérielles, juridiques, économiques ou sociologiques. Visite des coulisses pour tâcher de comprendre ce qui se cache derrière la vitrine. •

Un métier

Pluriactivité, engagement personnel, contraintes économiques... La vie d'artiste n'est pas un long fleuve tranquille. Enseignantechercheuse à l'école nantaise Audencia et auteure d'une récente étude sur l'emploi culturel en Pays de la Loire, Carole Le Rendu analyse un secteur en pleine mutation. Par Carole Gervais

pas comme les autres

u'est-ce qu'un artiste?

Au sens statistique, le terme d'artiste rassemble des profils extrêmement différents et se caractérise par une grande hétérogénéité en fonction des disciplines pratiquées. Si on aborde la question sous l'angle des « statuts », on distingue les artistes relevant du cinéma et du spectacle vivant (théâtre, musique, danse, cirque...) qui bénéficient du régime de l'intermittence. Soit, selon Pôle emploi, 159000 artistes intermittents en France en 2016, dont près de la moitié sont musiciens ou chanteurs. Parmi ceux qui ne bénéficient pas de ce régime, une partie est affiliée à la Maison des artistes – ce sont les plasticiens, graphistes, peintres, illustrateurs, sculpteurs... Une seconde partie réunit les auteurs (écrivains, compositeurs, réalisateurs, scénaristes, photographes...) relevant de l'Agessa, le régime de sécurité sociale des auteurs. Ils sont aujourd'hui 270 000 en France.

Malgré la diversité des profils, peut-on observer des points communs?

Ce qui les caractérise tous, sans exception, c'est la passion, une forme d'engagement « vocationnel » : ils ne pourraient pas envisager de faire autrement que de mener à bien leurs projets artistiques. Ce sont davantage des caractéristiques sociologiques de manière d'être par rapport à leur activité, que des caractéristiques économiques, puisqu'on observe une dispersion des

rémunérations, d'une discipline à l'autre, d'un artiste à l'autre, d'une région à l'autre. Les revenus les plus forts sont concentrés dans les grandes zones urbaines.

Par ailleurs, les artistes ne sont pas des actifs comme les autres. Leurs métiers présentent des spécificités liées à la nature même de leur activité : revenus souvent aléatoires, périodicité des contrats, multiplicité des employeurs, temps de création non rémunéré...

D'où la précarité qui caractérise généralement ces professions...

Cette population enregistre davantage de contrats à durée déterminée que la moyenne des salariés et ses rémunérations sont aussi plus faibles. Pas en termes de taux horaire, mais du fait d'un volume global d'activité rétribuée qui est moindre. Et

cela bien que cette même population bénéficie d'un niveau de qualification plutôt élevé.

Si une petite partie parvient à percevoir des revenus décents, voire confortables, ce n'est pas le cas pour le plus grand nombre. Ceux qui peuvent prétendre à l'intermittence bénéficient d'un système qui permet

d'amortir les difficultés (lire encadré), mais le dispositif ne s'applique que sous certaines conditions. Tous n'y ont pas accès, loin de là. En 2016, selon Pôle emploi, près de 2/3 des intermittents n'atteignaient pas le nombre d'heures nécessaires pour prétendre à une indemnisation.

Selon l'Unedic, 65 % des artistes intermittents gagnaient moins de 800 euros par mois en 2013, tandis que 41 % des auteurs professionnels touchent moins que le Smic, selon une étude du ministère de la Culture. Une autre étude, menée en 2015 par le Pôle régional musiques actuelles, montre que 70% des musiciens professionnels en Pays de la Loire ont un revenu inférieur au salaire annuel médian en France. Certaines catégories, comme les plasticiens et les écrivains, sont particulièrement fragiles économiquement. Beaucoup ne sont pas rémunérés pour leur activité et subsistent grâce au revenu de solidarité active (RSA). Pour la plupart des artistes, vivre de son activité artistique n'est pas la recherche première : l'essentiel est de pouvoir exercer cette activité. Ils voient ensuite comment trouver une organisation qui permette de s'en sortir au mieux.

Comment cela se traduit-il?

Par des modèles hybrides de pluriactivité. L'artiste sait qu'il devra aussi, par exemple, être formateur, et pourquoi pas occuper une fonction-support au sein d'une association... Dans une récente enquête portant sur les arts visuels en Pays de la Loire, la totalité des répondants cumulaient plus de deux activités (création, enseignement, éducation artistique et culturelle, médiation) et 73 % ne considéraient pas cela comme une contrainte. Aujourd'hui, la pluriactivité est totalement intégrée.

On est un peu sorti de la vision idéalisée de l'artiste. Je fais souvent le parallèle avec ce que Patrick Valéau appelle « l'implication ajustée » pour les volontaires des ONG. Ce chercheur a étudié la manière dont l'engagement de ces acteurs évolue à l'épreuve du terrain : après quelques mois,

l'implication théorique est revue. Cela peut passer par des deuils à faire par rapport à ce qu'on avait imaginé, mais finalement, on trouve une nouvelle forme d'organisation, de nouvelles activités et un réel intérêt.

ÀHRF

L'étude Emploi & compétences en région Pays de la Loire, réalisée par Carole Le Rendu, chaire de recherche « RH et innovations sociales dans le secteur culturel ». Audencia (octobre 2016).

À la pluriactivité s'ajoute souvent la nécessité d'être polyvalent. Dans vos travaux, vous faites référence à l'artiste 360°...

L'artiste est de plus en plus contraint à réaliser de nombreuses activités en amont et en aval de son travail de création, au-delà du fait qu'il cumule déjà parfois plusieurs activités nécessaires à son équilibre économique. L'artiste 360° doit se préoccuper de rechercher des financements, de

trouver un local pour travailler, etc. tout en gérant sa communication, la diffusion de ses œuvres ou spectacles... Un vrai couteau suisse! C'est, par exemple, le musicien qui s'enregistre, s'autoproduit, diffuse sa musique sur internet... Le numérique a largement contribué à la viabilité de ce modèle... Mais, si on sait qu'il peut être nécessaire au démarrage, ce modèle atteint vite ses limites, dès que l'activité prend un peu d'ampleur et que l'artiste veut se concentrer sur la création. Il lui faudra alors faire appel à des fonctions professionnalisées pour l'accompagner dans son développement : chargé de diffusion, attaché de presse, galeriste...

Depuis une vingtaine d'années, une vague de professionnalisation s'est déployée dans les différentes filières artistiques et culturelles...

C'est la conséquence notamment du développement de l'offre de formation. De nombreuses écoles d'art délivrent des diplômes reconnus, ce qui permet à leurs titulaires d'être positionnés dans une convention collective nationale. Une faille subsiste toutefois encore avec les arts visuels : les diplômes sont là, mais la filière ne bénéficie toujours pas de convention collective qui permettrait, notamment, de sécuriser les questions de rémunération.

Les formations dispensées sontelles en adéquation avec la réalité du terrain?

On constate des situations très différentes d'une école à l'autre. Certains établissements ont, par exemple, intégré la nécessité de former les futurs artistes 14 | DOSSIER | 15

aux éléments de fiscalité, de statut, de droit...

C'est le cas de l'école européenne supérieure
des Beaux-Arts de Bretagne, à Brest, qui a
mis sur pied depuis 2017 un master commun avec la Business School de Rennes.

Cette spécialisation correspond à la nécessité d'acquérir ce qu'on appelle des
« compétences hybrides » permettant aux
artistes de travailler leur projet professionnel
au-delà de la création.

D'autres écoles se refusent à aborder ces thématiques, préférant privilégier le geste artistique. Pourtant, quand on interroge ceux qui sont issus de ces écoles, tous regrettent de ne pas avoir été préparés aux réalités économiques.

Le contexte général a changé...

Dans les années 80-90, le marché de la commande publique était fort, soutenu par le ministère de la Culture. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. On a davantage affaire à un marché concurrentiel, marchand. Au niveau national et européen, les politiques publiques mettent en avant l'éducation artistique et culturelle, et souhaitent toucher des publics empêchés ou éloignés de la culture. Aujourd'hui, la culture doit avoir une utilité sociale, territoriale. Pour les artistes, cela signifie, là encore, aller vers de nouveaux métiers: l'animation, l'action culturelle, la pédagogie...

Comment les artistes appréhendent-ils cette nouvelle donne ?

La jeune génération est assez décomplexée et plutôt pragmatique, ouverte à de nouvelles manières de travailler. Beaucoup,

UNE EXCEPTION FRANÇAISE

Souvent considéré à tort comme un statut, le régime de l'intermittence est une disposition de l'assurance chômage, créée en 1936 pour répondre aux réalités des métiers artistiques : contrats courts, employeurs multiples, alternance de période d'emploi et de chômage... Les artistes et techniciens en bénéficiant disposent d'une allocation, aussi disponible pour les salariés du régime général, cumulable avec un salaire, à condition d'avoir effectué 507 heures de travail sur l'année. À titre de comparaison, le régime général pour l'allocation chômage demande 610 heures de travail au cours des derniers 28 mois.

dans ses rangs, souhaitent se confronter à des visions internationales. À Nantes, dans le domaine des musiques actuelles, Trempolino mène actuellement un projet de formation réunissant une dizaine d'artistes venus de toute l'Europe. Ce type de démarche est aussi très demandé par les plasticiens ou les comédiens, et permet par exemple de voir comment le rapport aux différents publics est travaillé à l'étranger.

Comment aider les artistes à développer les multiples compétences dont ils ont besoin?

Diverses propositions se mettent en place en matière de formation continue, notamment par le biais des pôles régionaux de coopération présents sur le territoire: Le Pôle dédié aux musiques actuelles, Mobilis pour le livre et l'édition, La Plateforme pour le cinéma et l'audiovisuel et enfin le Pôle arts visuels, créé l'année dernière. Et même si les artistes sollicitent encore assez peu la formation continue – il faut tout de même rappeler qu'ils n'y ont accès que depuis 2011 – ces pôles ont pris acte de la nécessité de proposer des outils adaptés, souples et sont en train de s'organiser par rapport à cela.

On envisage de plus en plus l'artiste comme un entrepreneur, flexible, soumis à la concurrence...

Il ne faudrait pas que cette tendance se substitue à une vraie politique publique de soutien à la culture. Le risque est que ce secteur soit complètement atomisé, pas soutenu, et qu'on aboutisse à une perte de diversité culturelle car tous les entrepreneurs culturels ne pourront pas résister à cela... En même temps, cette orientation préfigure ce que l'entreprise est en train de devenir : la notion d'emploi permanent est remise en cause, on parle de contrat projet pour les cadres, on incite de plus en plus à l'entrepreneuriat, la sous-traitance se développe, l'ubérisation arrive... Toutefois, le discours alarmiste sur ce dernier phénomène est très exagéré. Il s'agit de signaux faibles, à observer bien sûr, mais cela reste encore marginal. Ce qui est évident, c'est que la jeune génération a intégré le risque de précarité, et développe souvent des stratégies actives et choisies de flexibilité. Ce changement de paradigme ne concernera pas seulement les artistes, mais le monde du travail tout entier.

Création in vivo

Créer est leur métier. Regards croisés sur la façon dont les œuvres se fabriquent, avec deux artistes en pleine résidence de création, la plasticienne Elsa Tomkowiak et le comédien Stéphane Delaunay.
Par Armelle Pain



Elsa Tomkowiak

© Fanny Trich

ous les chemins mènent à Pontmain. Formée aux Beaux-Arts de Dijon, Elsa Tomkowiak, nouvellement installée à Douarnenez après quelques années en Loire-Atlantique, n'est pas une inconnue en Mayenne. En 2012 déjà, elle investissait la chapelle du Genêteil, lieu d'exposition du Carré, puis était invitée en 2015 au 6par4 pour une création in situ. Ses œuvres, de grandes dimensions, utilisent une infinie palette de couleurs souvent vives et éclatantes, et se déploient dans l'espace, s'appuyant sur l'architecture du lieu. Avec des moyens très simples (plâtre, plastique, carton, mousse, peinture), l'artiste propose une expérience saisissante par son ampleur et son énergie.

Son accueil en résidence au centre d'art de Pontmain la réjouit. « Étudiante, je suivais déjà la programmation du centre d'art, puis quand je suis arrivée dans la région nantaise, je suis venue plusieurs fois y voir des expositions. » La voilà donc ce printemps en immersion dans le bocage mayennais, entre une exposition à Amsterdam et l'inauguration d'une œuvre pérenne au CHU d'Angers cet hiver, la participation à un parcours d'œuvres en Normandie et une expo personnelle en Ardèche cet été. « Je suis identifiée pour la réalisation de grandes installations. J'avais envie de montrer d'autres aspects de mon travail et l'invitation

de Pontmain coïncidait avec de nouvelles idées de peinture et de sculptures. J'ai pris ce temps de résidence pour approfondir ces pistes. »

Arrivé à Laval en 2015, Stéphane Delaunay est membre de ZUR depuis sa sortie des Beaux-Arts d'Angers, soit depuis une vingtaine d'années. Au sein de ce collectif angevin, il a participé à de nombreuses créations associant différents artistes dans une dynamique de décloisonnement des disciplines artistiques. Depuis une dizaine d'années, le quarantenaire collabore également avec des compagnies (Skappa, Le Lario...) comme plasticien, acteur, performer. En un mot, il fabrique des images avec ses mains de façon empirique.

Avec son compagnon de route également « zurien » Jean-François Orillon, il a fondé en 2017 la compagnie Les Mauvaises Herbes, dont le siège est à Laval. Après des années de travail en grand collectif, le duo « avait envie d'être autonome sur la définition des projets, de travailler sur des formes modestes et légères de spectacles, afin d'aller vers des publics qui ne sont pas forcément initiés et des lieux qui ne sont pas forcément des théâtres. Nous souhaitions aussi travailler en direction du jeune public et expérimenter un rapport scénique un peu particulier, en bi-frontal ».

DOSSIER | 17

Le premier projet de la jeune compagnie s'intitule *Lundi* ou l'être à deux, adaptation du Journal d'Adam et journal d'Eve de Mark Twain. Une histoire qui évoque « la rencontre de ll (Adam) et de Elle (Eve), la découverte de la différence et la formation d'une union. C'est aussi un texte qui parle de la création du monde. Avec ce spectacle, nous voulons offrir aux spectateurs un moment de poésie visuelle et sonore ».

Juste équilibre

Un an après avoir démarré le travail pour cette création, en ce mois d'avril, la compagnie est accueillie au Carré, scène nationale à Château-Gontier, pour une résidence d'une semaine. Lieux de spectacle, les théâtres sont aussi des lieux de fabrique. Toute l'année, Le Carré, comme bien d'autres, accueille des artistes en création. Au-delà de l'indispensable mise à disposition de lieux de travail, ce soutien peut aussi être financier : rémunération des artistes en résidence, aide à la production...

« Sans le régime d'intermittent auquel nous avons droit tous les deux, il nous aurait été impossible de disposer du temps nécessaire à la création de ce spectacle. Même si nous bénéficions de plusieurs soutiens logistiques ou financiers... Avec notre chargée de production, nous avons pris des contacts pour évaluer l'intérêt des programmateurs pour ce spectacle à venir. Il est très difficile de réunir les moyens nécessaires à une création, notamment les subventions des collectivités locales ou de l'État, sans avoir un début d'engagement de programmation. Nous avons invité quelques professionnels à assister à des temps de travail dans notre atelier. » Manifestement cela a porté ses fruits puisque Lundi ou *l'être à deux* bénéficie du soutien d'une demi-douzaine de partenaires, théâtres ou festivals, qui se sont engagés à accueillir des temps de résidence, à préacheter des représentations et/ou à participer à la production, dont le budget prévisionnel avoisine les 80 000 euros.

La première est prévue en novembre au Quai à Angers. Soit plus d'un an et demi après le démarrage du projet. Si le duo a une idée précise de ce qu'il veut provoquer chez le spectateur (émotion, ressenti...), le travail de création passe nécessairement par de nombreuses tentatives pour trouver le juste équilibre entre les différentes composantes du spectacle. « Nous n'habitons pas dans la même ville mais nous échangeons en continu nos idées entre les rendez-vous de travail. Le spectacle durera 45 minutes

Stéphane Delaunay (au centre) lors d'un échange avec le public, le 27 avril au Carré.



© Florian Renault

et sera accessible à partir de 6 ans. Nous serons deux sur un petit espace scénique et le public sera réparti sur des bancs qui se feront face. Notre jeu de comédien s'appuiera essentiellement sur nos mains qui révéleront des choses, feront apparaître un objet pour incarner l'apparition d'un animal par exemple. Tous les sons, les voix off de Adam et Eve et la musique sont préparés en amont avec d'autres artistes et techniciens. La collaboration avec ces nombreuses personnes demande beaucoup de temps de maturation pour que chacun assimile et s'approprie le projet de manière naturelle. »

Économie du don

De son côté, Elsa Tomkowiak, comme bien des plasticiens, mène son activité en solitaire dans une économie très différente de celle du spectacle vivant. Annaïk Besnier, directrice du centre d'art de Pontmain et programmatrice des spectacles de la saison culturelle intercommunale du Bocage Mayennais, le constate quotidiennement : « dans le domaine des arts visuels, "l'économie du don" est monnaie courante ». Beaucoup de jeunes artistes, pour se faire connaître, travaillent sans rémunération, voire paient pour avoir « l'honneur » d'être exposés.

Sans compter la polyvalence importante que requiert souvent leur activité: « J'ai compris sur le tard que la comptabilité, la communication, le démarchage, la recherche de financements, etc. faisaient aussi partie du travail d'artiste, raconte Elsa. Il n'y avait pas de cours de "professionnalisation" aux Beaux-Arts. J'ai

été aidée par une association à Dijon pour monter mon statut. C'était du chinois pour moi!»

Aujourd'hui, elle se réjouit d'être représentée par la galerie amsterdamoise The Merchant House et d'être sollicitée pour des expositions ou des commandes d'œuvres. « Après être passée comme beaucoup de jeunes artistes par des dossiers de candidature, je suis à présent invitée par des structures très diverses : galeries, centres d'art, musées, villes, hôpitaux, etc. pour investir des lieux variés dédiés ou non à l'art. Je trouve intéressant d'avoir des interlocuteurs très différents qui m'offrent un rapport large au réel. J'aime chercher où va se trouver le point de fusion entre mon travail pictural et le lieu. La réalisation demande moins de temps que le travail de balisage en amont : mesures, calculs, croquis, choix et commandes des matériaux, calendriers. J'ai un atelier chez moi qui me sert de laboratoire, je réalise les grosses pièces dans les lieux où elles seront exposées, et ponctuellement je loue des espaces pour travailler. »

À Pontmain, depuis 2000, le centre d'art accueille en résidence pendant six semaines deux artistes logés sur place et bénéficiant d'une bourse de 2500 euros chacun. Les deux plasticiens présentent ensuite leur travail dans le cadre d'une exposition commune entre avril et juin. « Après une visite de repérage en décembre, le travail a commencé par un temps de recherche. J'ai ensuite passé commande des matériaux pour que tout soit prêt pour deux séances de travail qui ont vu le centre d'art se transformer en atelier géant. J'ai été aidée par deux stagiaires, étudiants aux Beaux-Arts de Dijon. Je travaille très souvent avec des étudiants d'écoles d'art. C'est très stimulant et souvent indispensable pour travailler à cette échelle. J'ai réalisé ici des œuvres qui seront également montrées en Ardèche. Cela a permis de mutualiser les budgets de production. »

Travaux publics

Au Carré, Stéphane Delaunay et Jean-François Orillon ont travaillé avec trois musiciens dans l'objectif de créer une matière sonore pouvant être combinée avec les voix enregistrées d'Adam et Eve. Trois techniciens du Théâtre de Laval ont été dépêchés sur place pour apporter une aide technique au projet. « Une résidence est prévue au Théâtre de Laval en octobre prochain, un mois avant la première. Le travail sera déjà très avancé. Nous avons donc convenu d'une collaboration en amont : aide

pour la prise de son et la personnalisation des bancs sur lesquels sera assis le public, en respectant les normes de sécurité... »

Au terme de cette semaine de résidence, l'équipe a proposé ce que Le Carré a joliment baptisé un TP (pour travaux publics), un rendez-vous qui permet au public de découvrir une étape du travail de création et d'échanger avec les artistes. Il s'agissait essentiellement d'un temps d'écoute sonore. « Les retours du public sont importants pour ajuster et trouver le bon endroit, la bonne puissance émotionnelle mais aussi pour valider des choix techniques de diffusion du son. Au cours de l'échange, on a pu juger si les personnes avaient bien entendu, compris l'histoire... » Au programme des cinq mois à venir désormais : réécriture, enregistrement des voix pour adapter le texte au public et à la durée du spectacle, ajustements divers et répétitions.

D'emblée, Les Mauvaises Herbes ont imaginé des ateliers pédagogiques pour accompagner leur création. Des actions de médiation qui correspondent à une volonté propre mais viennent aussi répondre à une demande désormais très courante des théâtres, qui souhaitent proposer des actions en direction du public en amont des spectacles. De son côté, Elsa Tomkowiak confie : « je fais assez peu de médiation. Quand cela reste ponctuel, je trouve que c'est un miroir intéressant qui oblige à formuler son propos de façon différente. Il y a beaucoup de jubilation et de transgression dans ma façon de pratiquer la peinture et c'est souvent assez chouette, et même parfois émouvant, de partager ce moment. »

Médiation, enseignement... Si la pluriactivité est courante pour les plasticiens, Elsa ne développe pas d'autres activités pour vivre et produire ses œuvres : « j'ai la chance de pouvoir me consacrer à mon travail, même si c'est parfois les montagnes russes dans le porte-monnaie! » Pour parler de sa vie d'artiste, Stéphane Delaunay utilise lui aussi une métaphore sinueuse, celle de la courbe. D'un rythme variable, de plein et de vide. Il parle d'une vie nomade, toujours entre deux trains, de projets plus ou moins financés et donc plus ou moins rémunérateurs. Si le projet des Mauvaises Herbes l'occupe beaucoup, il se prépare aussi à partir en tournée en 2018-2019 avec la compagnie lilloise Tourneboulé. Quand ses vies le lui permettent, il se consacre à la peinture, sans chercher pour l'heure à faire connaître ce qui reste encore un jardin secret... •

© Florian Renault

une carrière d'artistepédagogue. Rencontre av une « passeuse d'émotions bien dans ses chaussons. Par Carole Gervais n'imagi son en munici

Maintenant, vous occupez tout l'espace et, quand je frotte mon tambourin, on se rapproche! » La voix est douce, mais ferme. Rassemblés dans le hall, les 27 CP-CE1 de l'école élémentaire Saint-Exupéry de Laval écoutent attentivement les consignes transmises par Laëtitia Davy. « Je vais vous demander de prendre une position et de toucher la personne qui est à gauche et la personne qui est à droite de vous. » Le groupe s'exécute. Sans sourciller ni rigoler. Le courant passe.

Un peu en retrait, Lucille Laurence, la directrice, observe la petite troupe du coin de l'œil. « *C'est leur troisième séance au-jourd'hui* », confie l'enseignante, ravie de voir évoluer ses jeunes élèves. « *Le travail de Laëtitia porte sur les émotions. Elle aide les enfants à prendre conscience de leur corps.* »

Laëtitia connaît l'établissement. Elle y a déjà animé, l'an passé, un parcours d'exploration sensorielle, dans le cadre du dispositif d'éducation artistique Danse à l'école pour lequel elle intervient, via le conservatoire de Laval agglo. Une de ses nombreuses missions en milieu scolaire. « *J'assure aussi ce type de démarche en collège et en lycée* », explique la jeune femme qui se définit comme « *artiste-pédagogue*. »

La danse, c'est toute sa vie.
Ou plutôt ses vies : entre
création et transmission, sur
scène ou en classe, Laëtitia
Davy mène tambour battant
une carrière d'artistepédagogue. Rencontre avec
une « passeuse d'émotions »
bien dans ses chaussons.

La trentenaire, regard bleu et sourire espiègle, mène une carrière multiple dans laquelle elle s'épanouit totalement. Elle partage son temps entre l'enseignement – elle est professeur au conservatoire –, la médiation – notamment pour Le Théâtre de Laval – et la création. À la fois fonctionnaire et intermittente du spectacle, elle transmet son savoir à des publics très divers, à raison d'une quinzaine d'heures par semaine.

Grand écart

Ouand elle a décidé de devenir danseuse, elle n'imaginait sans doute pas sous quelles formes allait s'exprimer son engagement artistique. Originaire de Laval, c'est à l'école municipale de musique et de danse qu'elle a tout naturellement commencé à « faire de la danse classique » dès l'âge de 6 ans, comme d'autres auraient choisi la gym ou le piano. Très vite, elle se passionne pour la discipline. « À 8 ans, je voulais devenir chorégraphe. Pourtant, je n'avais pas forcément les capacités requises. J'étais plutôt raide... J'ai dû faire deux fois le grand écart dans toute ma carrière! » Ses professeurs croient en elle et la poussent à se présenter à l'Opéra de Paris. Son dossier est accepté. À 12 ans, elle quitte sa famille pour intégrer la grande maison austère, mais échoue au terme de 6 mois de stage intensif. Elle ne renonce pas, poursuit son apprentissage au conservatoire de Boulogne-Billancourt puis au conservatoire national supérieur de Lyon. « Là, j'ai découvert la danse contemporaine et notamment le butō. Un véritable choc émotionnel!»

"JE PLACE L'ACTE DE CRÉATION AU CENTRE DE MA PÉDAGOGIE."

Toute jeune adulte, Laëtitia fait ses armes dans le milieu, intègre une première compagnie, puis une seconde. Assez rapidement, elle décide cependant de se tourner vers l'enseignement et passe son diplôme d'état. « Je venais de vivre une expérience difficile, qui m'a éloignée un peu de la danse. Enseigner, c'était une manière d'y retourner. »



En 2001, elle regagne sa Mayenne natale. « Les premières années, je nétais pas une bonne pédagogue. Je reproduisais ce que j'avais appris. Aujourd'hui, je travaille essentiellement à partir de l'improvisation. Je puise la matière de mon enseignement dans les différents spectacles que je vois et dans mon expérience en tant qu'artiste. Je place l'acte de création au centre de ma pédagogie. »

En 2007, Laëtitia rencontre Valérie Berthelot, fondatrice de la compagnie lavalloise Art Zygote. Une première collaboration s'engage. Ce ne sera pas la dernière. « *Valérie m'a aidée à prendre confiance en moi, elle m'a révélée artistiquement.* »

Repenser la danse

Avec Art Zygote, Laëtitia anime aussi des ateliers auprès de personnes en situation de handicap. L'exercice lui plaît. « J'ai découvert un rapport brut au corps, et des esprits ouverts sur une autre dimension qui m'ont obligée à dépasser mes connaissances techniques. » Elle décide de suivre une formation spécifique et crée l'association Danse Handicap avec laquelle elle multiplie

aujourd'hui les interventions auprès de structures spécialisées. « J'ai beaucoup appris au contact de ce public, en tant qu'enseignante mais aussi en tant qu'artiste. Cela m'a permis de repenser la danse, le mouvement, et la manière de faire bouger les corps. »

En parallèle, elle ouvre une classe pour ados en situation de handicap mental au conservatoire. Et poursuit son aventure avec Art Zygote. En 2011, la compagnie crée *l'ai la taille de ce que je vois*, d'après un poème de Fernando Pessoa. Une courte forme sans paroles, mais pleine de poésie, qui relate la rencontre improbable entre un musicien à la Buster Keaton et une minuscule ballerine vêtue de rouge, enfermée dans une bouteille de verre. La pièce est un succès. « On a fait 160 dates à travers toute la France! » Pour assurer la tournée, Laëtitia met entre parenthèses ses activités de pédagogue en 2014-2015. « Cette pause a été essentielle. Elle m'a apporté beaucoup de confiance en moi : être sous les projecteurs, avoir des gens qui vous demandent des autographes, c'est plaisant et valorisant... »

Forte de cette expérience, l'artiste-enseignante a repris l'ensemble de ses missions. Et même si la gestion de son agenda est parfois délicate, Laëtitia apprécie cette pluriactivité. Elle est à l'affiche de *Moi et toi sous le même toit*, la dernière création d'Art Zygote, continue d'enseigner au conservatoire et poursuit sa démarche de transmission en direction de différents publics. Depuis quelques mois, elle se consacre aussi à un projet qui lui tient particulièrement à cœur : sa première mise en scène avec une troupe de danseurs professionnels en situation de handicap, à Angers. « *Le spectacle sera donné à l'automne!* »

La voici donc chorégraphe, comme elle en rêvait enfant, même si elle a dû emprunter quelques chemins de traverse pour y parvenir... À 38 ans, Laëtitia porte un regard serein sur sa carrière. « Je ne serai jamais une danseuse internationale, mais je fais des choses qui me plaisent et je parviens à en vivre. J'ai acquis une certaine reconnaissance, une vraie confiance en moi et trouvé mon équilibre. » La petite ballerine rouge sait parfaitement sur quel pied danser. •

Décide-t-on un jour de vivre de son art ? Pourquoi faire le métier d'artiste aujourd'hui ? Est-ce un travail, une passion, une vocation ? Cinq artistes nous parlent de leur vie. Par Nicolas Moreau

La vie d'artiste



MARYVONNE SCHILTZ

Actrice de théâtre, de cinéma et de télévision.

« J'ai gardé au fond de mon âme un souvenir in-

délébile : à sept ans, j'ai vu *Jeanne d'Arc*, une pièce jouée par une troupe amateur dans un petit village au nord de la Mayenne. Ç'a été une émotion énorme, fondatrice. Quelque chose s'est imprégné très fort en moi. J'ai su que ma vie était là, dans un théâtre, dans ces lieux qui me fascinaient avec leurs rideaux, leurs fauteuils rouges, la liberté qui semblait y régner...

Mais mon père était gendarme, j'étais loin de tout milieu artistique. Jamais je n'aurais osé croire qu'un jour je deviendrais comédienne: cela me paraissait inaccessible. Alors je suis entrée par une autre porte: j'ai suivi des études de costumière à l'École de la rue Blanche à Paris. C'est là que j'ai compris que c'était possible pour moi de faire ce métier: il « suffisait » de se présenter à un examen, auquel j'ai été reçue, pour entrer en classe de comédie. Après deux ans à la Rue Blanche, j'ai été élève au conservatoire d'art dramatique pendant trois années.

Acteur, c'est un métier qui s'apprend. Comme un artisan apprend son art. J'ai bûché énormément. J'étais imbibée de théâtre jour et nuit. Et j'ai eu la chance en 1965, alors que j'étais encore au conservatoire, de jouer Ophélie dans un *Hamlet* monté par le Théâtre national populaire. Ensuite, j'ai traversé tous les premiers rôles tragiques du répertoire classique, Bérénice, Andromaque, Desdémone... Une nourriture formidable!

Palpitation d'âme et d'esprit

En parallèle du théâtre, j'ai aussi travaillé pour le cinéma et beaucoup pour la télévision. Au départ, c'est le même métier : il s'agit d'approcher un personnage pour l'interpréter de la façon la plus juste possible. Être acteur, plutôt que savoir s'exprimer, c'est aussi pouvoir écouter, recevoir ses partenaires de jeu. Avec une différence fondamentale au théâtre, où intervient un troisième partenaire capital : le public. Il faut être capable d'être à son écoute. Chaque soir, la pièce est différente, parce que le public est différent. C'est ce qui me bouleverse, cette palpitation d'âmes et d'esprits qui réunit acteurs et public au même moment.

Ce qui est singulier dans ce métier, c'est que vous êtes en pleine lumière et que tout à coup le lendemain, il n'y a plus rien. Vous êtes chez vous à attendre les coups de fil. Il faut trouver en permanence un équilibre entre le trop et le pas assez. Comme tout le monde, j'ai traversé des moments d'angoisse, à me demander ce qu'allaient manger demain mes quatre enfants... Tout cela est tellement éphémère, fragile. Il faut être humble, quand on est interprète, on dépend des autres. Des metteurs en scène d'une part, c'est d'abord d'eux dont dépend la réussite de l'œuvre à laquelle vous participez, et de vos partenaires d'autre part. Comme au tennis, si vous jouez avec quelqu'un qui envoie toutes les balles dans le filet, ça sera compliqué de faire une belle partie. Mais quand on est en osmose, c'est un tel bonheur! J'adore aussi la possibilité de voyager que m'offre ce métier. J'ai passé le mois dernier à Strasbourg, demain je serai Parisienne pour un mois et demi. Voir enfant une pièce de théâtre dans un petit village perdu en Mayenne, cela peut vous emmener loin... » ◆



NICOLAS BOISNARD Auteur, chanteur au sein

Auteur, chanteur au sein d'Archimède.

« Artiste, soit on l'est, soit on ne l'est pas. On ne choisit ni sa personnalité, ni son histoire, ni les tropismes qui nous travaillent au jour le jour. Or, un artiste, à mon sens, est d'abord le fruit de tout cela. On ne veut pas être artiste, au sens de volonté délibérée, mais on subit plutôt, on consent simplement à sa nature, à une espèce de

force aveugle qui nous pousse à créer. Je pense qu'être artiste est de l'ordre de la vocation, un peu comme prof ou nourrice, en fait.

Après, on peut vivre de son travail d'artiste, mais on peut tout aussi bien être artiste sans en faire son métier. La question de la professionnalisation, du faire-carrière est une autre problématique. Lorsque pointe la possibilité de la rémunération de son art, on se pose des questions plus prosaïques, moins poétiques. Il faut être structuré, avoir des partenaires sûrs et motivés, pour se lancer à corps perdu dans la professionnalisation. Dans la musique, disons que quand on a un label et un tourneur, on peut envisager de tout plaquer pour vivre de son art. J'aime la liberté, l'indépendance, la solitude, l'oisiveté créatrice, le partage, l'aventure collective que m'offre ce métier, et même, dans une certaine mesure, la peur de se planter. Il faut être lucide. Après dix ans et quatre albums, apparaît forcément le risque de l'essoufflement, d'autant que le milieu musical, les médias donnent une prime à la nouveauté : c'est très difficile de durer dans ce contexte et c'est forcément inquiétant. La route est longue mais notre public reste fidèle, on tient le cap! Et puis c'est aussi ce type de risque qui pousse à se renouveler, à éviter la routine, l'enfermement dans ses réflexes, dans ses tropismes, justement. Sortir de sa zone de confort est primordial, et j'y travaille d'ailleurs beaucoup ces temps-ci, comme vous le verrez bientôt... » •



MANU GRIMO

Conteur, fondateur de la compagnie Des arbres et des hommes

« Vouloir être artiste ? » Je ne me suis jamais posé cette question. Sur mes carnets scolaires, il y a toujours eu de jolies remarques professorales : tête en l'air, distrait, étourdi... Petit gros réservé, je joue un tout premier rôle au collège, en 5°. Sur scène, je suis à l'aise et ma parole se libère, loin du

quotidien. J'ai goûté à la scène et dès lors je n'ai plus jamais voulu la quitter. J'ai brûlé d'envie de jouer, de monter sur les planches. Après un drame familial, j'intègre la troupe de théâtre amateur de mon village. Les différents pères des pièces de boulevard que l'on joue m'adoptent et m'éduquent sur scène. Après le conservatoire d'Angers, je deviens comédien dès l'âge de vingt ans, trépignant, en pleine ébullition, fou. En Guyane où j'ai vécu ensuite quelques années, le conte est partout, dans les familles, dans la rue. De comédien, je deviens conteur. Aujourd'hui, 20 ans après mes débuts, je passe de longs temps d'angoisse avant une représentation. J'ai toujours le trac.

Je fais ce métier peut-être parce que je ne sais rien faire d'autre? En tout cas, c'est un travail exigeant. Je pense souvent à faire quelque chose de moins chronophage. Mais je serais malheureux. Cependant pour mon équilibre et pour ma carrière, j'ai fait un choix primordial : réussir ma vie personnelle et familiale avant tout

Le plus difficile est peut-être de parvenir à vivre honorablement de son art ? J'ai passé beaucoup d'années sans le sou. Mais cela m'a permis de découvrir quantité de métiers et d'ajouter toutes sortes de cordes à mon arc. Ce qui m'épuise souvent, c'est cette opiniâtreté terrible dont il faut faire preuve pour obtenir une reconnaissance de ses pairs et des professionnels du spectacle. Heureusement, tout s'efface quand on a le bonheur de voir naître un sourire rêveur ou une larme sensible sur le visage des spectateurs. » •



VIRGINIE FOUCHAULT

Comédienne, metteure en scène, directrice artistique de la compagnie Théâtre d'air.

« Je ne dirais pas que j'ai

toujours voulu être artiste. Je dirais plutôt que j'ai toujours eu un rapport sensible au monde, ce qui fait de moi une artiste au-jourd'hui. Ce regard sensible s'est très vite tourné vers les gens plus que les paysages ou les mots. J'adorais petite fille m'asseoir dans un coin et observer pendant des heures les adultes qui m'entouraient. Je crois que j'aurais pu être psychologue, par exemple, mais le théâtre amène une dimension poétique, physique et organique ainsi qu'un imaginaire et une distance qui me sont nécessaires pour supporter le monde.

Dès que j'ai mis un pied sur une scène de théâtre, j'ai su. Je me suis sentie dans mon élément, comme on dit. J'avais 16 ans. Je me suis inscrite au club théâtre du lycée Rousseau à Laval avec un trac infini. Dany Porché et Jean-Luc Bansard encadraient alors cet atelier. J'ai pour eux, depuis ce jour, une grande affection. Le soir-même, je suis rentrée à la maison et j'ai annoncé à mes parents que je serais comédienne. Il n'y a pas eu de résistance. Comme si tout cela était déjà une évidence pour tout le monde. Je crois qu'on ne décide pas de devenir artiste. Cela s'impose à nous. Comme on ne décide pas de tomber amoureux. C'est une chute nécessaire, existentielle.

Un sixième sens. Si je devais cesser de créer, cela m'amputerait aussi fortement, je crois, que la perte de la vue, par exemple. C'est à la fois un récepteur du monde qui m'entoure et un filtre qui me permet de mettre une distance.

J'aime cette faculté qu'a le théâtre d'aider à comprendre l'humanité dans ses pires moments. J'aime aussi le temps des répétitions et le travail d'équipe : c'est comme un immense terrain de jeux d'enfance pour parler de choses "d'adultes". J'aime moins les soirées mondaines et le snobisme auquel nous pouvons succomber parfois. » •



RÉGIS DONSIMONI

Illustrateur, auteur-dessinateur de bandes-dessinées.

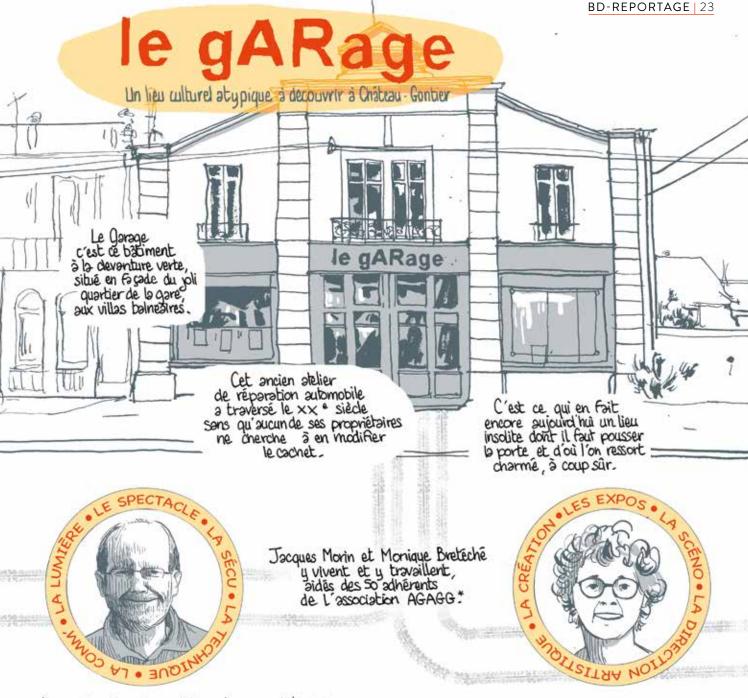
« Je n'ai jamais vraiment voulu être "artiste", en tout cas je ne l'ai jamais pensé comme ça, et même

aujourd'hui, j'ai du mal à me considérer comme tel. D'aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours lu de la BD et j'ai toujours aimé dessiner, c'était pour moi une évidence : j'allais faire de la BD même si le comment est resté flou très longtemps, et si mes parents ont tout fait pour me dissuader avec le classique "trouve un vrai métier d'abord et puis tu verras". C'est devenu plus clair à partir du lycée où je ne me voyais pas faire autre chose et où j'ai commencé à m'intéresser aux filières menant à ce métier.

C'est un peu égoïste mais la BD était un très bon moyen de faire ce que j'aimais le plus, dessiner, raconter des histoires. La BD m'a beaucoup aidé à me construire quand j'étais jeune et j'avais aussi envie de rendre ça, d'apporter ma modeste pierre à l'édifice, c'est sans doute pour ça que je fais plutôt de la BD jeunesse et ado.

J'aime la liberté que m'apporte ce métier, il permet, à moindre frais, de créer tout ce qu'on veut, space opera, fantasy ou histoire intimiste, il n'y a pas de limites à part sa propre imagination. Je fais un métier que j'aime et je considère cela comme une immense chance. Même si être dessinateur, c'est beaucoup de travail, des heures seul devant sa table à dessin, 7 jours sur 7, pour arriver à un niveau honorable. Travailler seul chez soi peut être très déprimant par moment. Heureusement que les festivals BD nous permettent de nous voir entre auteurs et de rencontrer les lecteurs.

La relation avec les éditeurs ne cesse de se dégrader au fil des ans. Ce qui se traduit par une baisse des revenus et une précarité grandissante des auteurs alors que les bénéfices des éditeurs n'ont jamais été aussi élevés. C'est d'ailleurs pourquoi de plus en plus d'auteurs décident de s'auto-publier via notamment le crowdfunding. » •

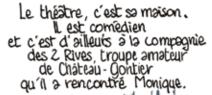


^{*} association de gestion artistique du garage de la gare.

Jacques est un pur Castrogontérien, investi depuis toujous dans la vie associative et culturelle locale.



ll a participé, dès 1990, à la création de la scène nationale le Carré dont il est devenu directeur technique et qu'il a quitté en 2015 pour d'autres multiples activités techniques et radiophoniques.



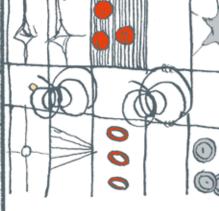


Monique elle est originaire de Éoire-Atlantique.



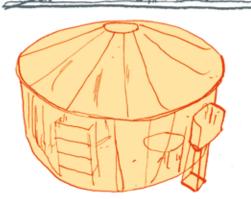
D'abord éducatrice cle jeunes enfants sur Nantes, elle à officié quelques années en tant qu'institutrice en Mayenne.

où elle est smirée en 1985.



Depuis 2010, elle se consacre à la création artistique. En février 2005 le Oprage devient leur lieu de vie, l'espace de travail de Monique, et même un endroit pour accueillir d'autres artistes et du public, devenant ainsi l'un des premiers lieux culturels non institutionnels en Mayenne.

Espace d'exposition dédié aux volumes, le garage propose chaque mois de novembre, une "expo d'hiver" en semi-nocturne (lumière naturelle à l'ouverture, et mise en lumière créee par Jacques en fin de journée).



C'est en cherchant

de cet espace aux volumes et à la lumière providentiels.

un vaste atelier pour Monique, qu'ils tombent sous le charme

La yourte atelier installée à l'entrée de la halle de 300 m² est l'espace de travail de Monique. Hors les murs,
le Garage organise ausi
"I Art dans les jardins,"
un parcours artistique
qui rassemble une douzaine
de plasticiens et près de
2000 visiteurs dans les jardins
de particuliers
7 e édition au printemps 2019!

La maison vit ausi au fil des occasions et des coups de coeur, accueillant des spectades, des résidences de création, d'autres expositions, ou encore le Kino-Kabaret (rencontre internationale de création de films en temps limité).

Par Delphine Le Lay et Allexis Horellou

26 | RENCONTRE | 27

Libre comme l'air

Acrobate vocale, improvisatrice virtuose, Leïla Martial a travaillé entre janvier et juin avec un chœur de chanteurs amateurs, en vue de trois concerts en Mayenne. Portrait d'une artiste généreuse, un brin chamane, dont la musique, barrée mais accueillante, respire la liberté. Par Nicolas Moreau

ises de Bruxelles, de Marseille, d'Ankara...»
Par emails interposés, Leïla Martial nous tient gentiment informés de ses pérégrinations à travers le globe. L'Ariégeoise, « fille de la montagne » désormais installée à Paris, est sans cesse entre deux trains, deux avions... « Je joue beaucoup et j'adore ça », se réjouit la leadeuse du groupe Baa Box. À ce trio de « jazz hybride », son principal projet, s'ajoute une dizaine d'autres formations : en parallèle de Furia, duo avec une comédienne où elle se fait « clown-vocaliste » ou de son tandem avec une chanteuse de gorge inuit, elle joue aussi dans le très en vue quartet d'Anne Pacéo, récemment auréolé d'une Victoire du jazz. « J'ai toujours aspiré à cela : multiplier les collaborations, rencontrer de nouvelles personnes, découvrir des pays... C'est par la rencontre que je me développe, que je grandis. Je me sens comme un enfant, en chantier permanent », confie-telle, la trentaine juvénile et pétillante.

Quand on la retrouve ce dimanche 14 janvier, elle débarque du Cameroun, où cette amoureuse des musiques tsiganes et des chants traditionnels a suivi un stage de danse. Pour entamer sa première rencontre avec la petite quarantaine de choristes réunis en cercle autour d'elle, Leïla passe vite sur les pré-

sentations. Et lance rapidement les premières notes d'une chanson traditionnelle africaine. Bientôt, ces chanteurs aux âges et niveaux très différents, qui ne se connaissaient pas il y encore quelques jours, reprennent comme s'ils l'avaient toujours sue cette mélopée profonde et mélancolique. Un souffle vaudou plane dans le hall, pourtant pas très exotique, de l'Atelier des arts vivants à Changé. Un premier instant, magique, de douce transe, où les voix et les corps se libèrent en toute confiance, guidés par les indications brèves, presque imperceptibles, de la musicienne.

« *Cétait fort*, approuve-t-elle après coup. Je me sentais bien, reliée à ma joie de transmettre et de partager. » Ne pas « faire la prof », montrer qu'on peut apprendre en s'amusant. Leïla Martial fait jeu de tout bois. Chez elle, tout passe et commence par là : « *Enfant, mon*

jeu favori était d'imiter les langues étrangères. Dès que je croisais un non-francophone, j'essayais de l'imiter, persuadée qu'on allait pouvoir se comprendre. Tout ce que je fais aujourd'hui vient de cette expérience originelle : au-delà des mots, je me connecte aux autres par la voix, par le son plutôt que par le sens. »

Urgence punk

Très tôt, Leïla ressent le besoin irrépressible d'exprimer sur scène cette « urgence qui brûle » en elle. Et le chant sera le chemin le plus direct que cette impatiente revendiquée trouvera pour « partager son monde imaginaire ». Il faut dire qu'elle a grandi sur un terrain fertile : son père est prof de hautbois et sa mère chanteuse lyrique. Lorsqu'à 10 ans, elle part en pension au collège de Marciac pour suivre une option musique, ils la soutiennent sans hésitation. L'apprentie chanteuse y découvre le jazz : « J'ai été façonnée par les standards, par le travail de précision et d'oreille qu'ils demandent », raconte-t-elle, avouant aussi sa fascination pour la virtuosité propre à cette musique. « J'ai toujours placé la barre très haut en termes d'ambitions, et travaillé d'arrache-pied pour acquérir le maximum d'outils, de bagages techniques. Avec l'objectif de pouvoir tout chanter, sans

aucune limite. » Le boulot acharné paie : aujourd'hui, Leïla impressionne par l'étendue phénoménale de ses capacités vocales. Elle sait tout faire, gazouiller comme un pinson ou hurler comme un démon, improviser en roue libre et même « faire la chanteuse de jazz ». Elle qui ne s'est jamais considérée comme telle. « Je me vois davantage comme une musicienne, dont l'instrument serait la voix. »

Après Marciac, elle fréquente les conservatoires de Montpellier, Toulouse, San Sebastian, collectionne les prix et les concours... Un « parcours très académique » qui cadre mal avec l'urgence punk et débridée qui souffle dans sa musique. « C'est un de mes nombreux paradoxes, sourit-elle, j'étais un électron libre, rétif à toute autorité, qui en même temps avait toujours besoin d'être encadré. Sinon, je partais dans tous les sens. »

Allons enfants de l'empathie

C'est aussi la soif d'apprendre qui la guide, encore et toujours. Un prof d'ailleurs lui révèle son étonnante capacité d'apprentissage par mimétisme. « Je parviens très vite à me mettre dans la peau de l'autre, à copier ses gestes, ses intonations, son regard... » Un art de l'empathie fondamental pour cette artiste qui place l'improvisation au cœur de sa démarche : « Pour improviser,

témoigner d'un rapport à l'instant, il faut pouvoir se relier au public et à soi. Cela me met dans un état d'acuité et d'hyper accueil de qui je suis : tu es obligé de t'aimer, de t'accepter et au final d'aimer beaucoup plus le monde ». L'improvisation vue comme une thérapie, pour aller au fond de soi et y extraire des choses qu'aucun autre processus n'aurait pu faire surgir. Débouler sur une scène sans savoir où l'on va oblige à se mettre à nu, avec ses failles, ses limites. Un vertige que le public vit avec l'artiste par effet miroir. « Quand on retombe sur nos pieds, les spectateurs soufflent avec nous. »

Mayenne, dimanche 22 avril, dernière journée de répétition avec les choristes, en vue des trois concerts que le chœur donnera avec le Baa Box trio en mai et juin à Meslay-du-Maine, Craon et Saint-Suzanne. Au détour d'une des chansons créées collectivement pour l'occasion, Leïla se lance dans une impro qui fait dresser les poils de toute l'assistance : elle y engage tellement d'elle-même, avec tant d'imprudence et d'audace, qu'on ne peut qu'être estomaqué. « Elle est incroyable, témoigne Benoît Dussauge, qui assure la direction musicale du chœur. À chaque rencontre, elle nous a fait passer un cap. Les concerts promettent d'être de grands moments. » La chanteuse a su communiquer aux choristes, qui rayonnent en cette fin de journée pourtant

studieuse, sa joie enfantine de chanter et son enthousiasme sans filtre.

« J'adore ça, rigole-t-elle, réveiller l'enfant qui dort en chacun de nous. » Sa maîtrise technique, sans jamais l'entraîner sur le terrain glissant de la démonstration ou de l'abstraction, lui permet de se connecter à une émotion brute, intime. Délivrée par cette langue qu'elle a inventée, faite de pépiements, d'onomatopées et de dialectes obscurs. De mots que « le commun des mortels a sur le bout de la langue, mais qui ne sortent jamais prendre l'air, écrit à son propos le journaliste Frédéric Goaty, qui conclut : Hé bien, Leïla, elle l'a, le chic pour faire danser ces mots sur nos tympans ». •



© Florian Renault

28 | SUR ÉCOUTE | 29



DUO MAYICEvit ar fun... hag ar plijadur

À quoi reconnaît-on un bon disque à danser? Aux fourmis qui vous traversent les jambes. Alors un très bon disque à danser? Vous le saurez en vous procurant ce premier album, signé par Bertrand Guégan et Damien Tardif, deux musiciens mayennais d'adoption et bretons d'origine. Le premier joue de la bombarde, le second est accordéoniste. Tous les deux fondus de danses bretonnes, ils font danser chacun de leur côté depuis de nombreuses années, et en duo depuis quatre ans. Leurs interprétations sont particulièrement appréciées des aficionados des fest-noz et bals folk de la région.

Ce duo homogène nous propose des morceaux variés, tous parfaitement dansables. Un bonheur pour les gambettes donc, mais aussi pour les esgourdes! Les mélodies, toutes bretonnes sauf la très belle mazurka de Sylvain Butté, sont arrangées et interprétées avec maestria. La qualité d'enregistrement n'étant pas en reste, tout est fait pour nous offrir un réel plaisir à la simple écoute. À l'image du titre du disque, Evit ar fun... hag ar plijadur, que l'on pourrait traduire par « Pour le fun... et pour le plaisir ». Objectif doublement rempli donc! * Henri Patrois



EDGAR NOTOEWestern

Voix déjà entendue au sein du groupe Galice Garnel, Edgar Notoe se lance en solo pour nous livrer ces 7 titres aux textes que l'on devine longuement peaufinés. En solo certes, mais solidement épaulé pour les arrangements par David « Tess » Tessier : le taulier des Ribaudières a su faconner un socle musical idéal pour que s'exprime la poésie du Sir Edgar. Classicisme britannique pour la musique, mais textes bien accrochés à une langue française subtile et exaltée. Inspiré par les écrits de poètes tels que Apollinaire et Edgar Poe, l'auteur nous fait partager ses univers pluriels et personnels. L'album erre ainsi entre ode sensuelle sur « Duo Duel », divagation pensive sur « Cosmos Spleen » et exploration de ses chimères sur « Épisode ». Un titre où Edgar laisse flotter les mots en apesanteur comme autant d'évocations lyriques. Difficile de ne pas citer Bashung ou Thiéfaine, influences que cautionnerait certainement l'intéressé tant ces artistes ont fait pour l'anoblissement de la chanson française. Les mille lectures possibles des textes font de Western un passionnant labyrinthe dans lequel il fait bon se perdre, pour au final mieux s'évader. • Vincent Hureau



EZPZIn a wacky world

C'est à la maison bien au calme qu'EZPZ, aka Easy Peasy, a enregistré *In a wacky* world, premier album cosmopolite aux accents balkaniques mais pas que! Hyper-énergique, le swing hip-hop à fort tempérament du quatuor enchante un monde farfelu, loin des habitudes du rap français ou US. Cousins du collectif strasbourgeois Art District, EZPZ met en avant des instruments peu entendus dans le cosmos du genre : guitare manouche et clarinette se concilient parfaitement avec le flow anglophone de MC Dereeq, les beats et scratchs de DJ Slade. Un combo gagnant et frappant fort avec des titres possédant des rythmes de croisière variés et des mélodies percutantes, à l'image de « Junk TV » (coup de cœur) ou le rocky « Joe Lambda ». EZPZ maîtrise qui plus est l'art du storytelling à merveille. Sans spoiler, chaque morceau raconte, dans une ambiance cartoonesque, une histoire mettant en scène un personnage: facteur sur « Postman », bidasse cinglé dans « Mad Jack »... Et même le prince Ali est de la party! Loin d'en être à son premier coup d'essai, le groupe risque d'en « enjailler » plus d'un.e, sur disque comme en concert. Fingers in the noise! • Herouann



LV CREWEra novum

Entrer dans une nouvelle ère via une langue morte? Avec leur premier album, Era novum, c'est le défi que se sont lancé les membres de LV Crew. aka Les Vallées Crew, référence à la ville d'Ambrières-les-Vallées dont ils sont originaires. Avoir le vieux monde dans le viseur n'est pas chose aisée, surtout par temps de rage. Mené par les rappeurs Big Mac et Sadik Wadja, épaulés par le précoce Sicario (14 ans!) et le beatmaker LEN, le crew s'applique avec talent à décrire, expliquer, raconter et illustrer la complexité d'un monde en pleine mutation, là où les étiquettes et les préjugés pleuvent même par beau temps. Récits personnels, exercices de style ou citations cinématographiques, le quatuor trace tête baissée les lignes d'un futur qui l'emmènera vers un horizon (qu'il espère) moins sombre, moins oppressant. Calés « sur de la boombap et de la trap », les MC expriment leurs sentiments sans filtre, et se mêlent vaillamment aux batailles d'égo qui peuplent ce monde. Une belle entrée en matière grise, et

des morceaux en forme de petites victoires qui en amèneront certainement d'autres. Bienvenue en terra incognita, bienvenue à *Era novum*! • *Herouann*



M'ZELLE MAGALI À petits pas

Zoum zoum une abeille! Magali Grégoire chante pour les enfants. Et faut pas croire, cela ne s'improvise pas. Cela nécessite une science, parfois un vocabulaire particulier, des « zoum », des « m'belle mama yé » savamment répétés. Grâce à ces mots magiques, elle captive son jeune auditoire, et amène à la découverte de soi, de l'autre. « Dis-moi vite ton prénom pour continuer la chanson », puis quand on se connaît mieux, on bouge la tête, les fesses, le corps « de bas en haut ». Une ossature sobre guitare-voix contribue à installer une proximité, étayée de beaux arrangements vocaux. L'artiste a invité au voyage quelques amis, au gré des chansons : Claude Renon à la contrebasse et Stéphane Robin à la guitare (Vistina Orkestra) font danser le swing, Vincent Ruche (Bretelle et Garance) sort l'accordéon, Jérôme Doittée le tuba, Pierre Bouguier sa voix et sa guitare. La rédaction de *Tranzistor* a appliqué un protocole de test rigoureux, en soumettant ces charmants airs à leur public cible: il en redemande! Entre les ballades calmes se cachent de redoutables tubes. qui sont réclamés par les enfants jusqu'à usure du personnel. On finit par fredonner toute la journée : « De baaaaz' en haut ». ◆ Rémi Hagel



OCTANE C8H18

Attention, hautement inflammable! Octane est de retour avec un premier EP forgé pour le live : ambiance gros rock/heavy metal. De la musique de bonhomme quoi! Pourtant, la puissance du groupe est propulsée par sa chanteuse, Morgane, qui nous démontre en 7 morceaux qu'elle n'est pas là pour faire du Alizée: avec Alex, autre voix et guitariste du quatuor, le duo délivre une beuglante révoltée et survoltée, comme si Brian Johnson et Dolores O'Riordan jouaient dans le même band. Le reste de la formation, à savoir Fabien à la batterie et Laurent à la basse, appuie la mélodie d'une rythmique bien lourde et propre, qui assume complètement sa dimension heavy metal, tout en restant assez rock pour parler à tout le monde. Avec ce bel EP dans la sacoche, accompagné du clip bien senti de « Bullshit » et sa réalisation super léchée, Octane repart à l'assaut des routes de France et d'Europe. Affichant plus d'une centaine de dates au compteur, le quatuor commence à amasser une sacrée expérience en écopage de planches de cafés-concerts et de festivals. Alors faites mugir les Harley, sortez les Ray-Ban, et foncez vous enquiller une bonne rasade de rock'n'roll! • François Geslin



Zic Zac au Lycée fête sa 10^e édition! Pour ceux (au fond) qui n'auraient pas suivi, ce parcours pédagogique piloté par le 6par4, permet à 5 classes de lycées de découvrir le monde merveilleux des musiques actuelles en Mayenne : visites de lieux de concert et de répétition, rencontres avec des artistes, concert et, last but not least, écriture de chroniques musicales. Cette année, nos apprentis critiques ont bûché sur la dernière édition de la compilation Tranzistor. Morceaux choisis de la moisson 2018, sélectionnés par l'impitovable jury Zic Zac.

SUPER SHIVA

Bossa supernova

ossa supernova », un titre aussi décalé que les étoiles sont loin. Un monde parallèle prend forme à travers ce groupe déjanté, une troisième dimension où la musique est différente, martienne. Réunis sous le nom de Super Shiva - le patronyme que se donnent les extra-terrestres venant d'une supernova? -, ces trois personnages d'origine mayennaise ont formé leur groupe en 2015.

Avec ce morceau, c'est quitte ou double, on accroche ou non. Des sons bizarres ou mélodieux qui s'accordent. Voyage immobile à vitesse lente et suivant un rythme régulier, lisse et répétitif. Le tempo reste calme, doux, paisible, contrastant avec les sonorités acides délivrées par la guitare électrique, les synthétiseurs et la batterie.

Une musique hors du commun, étrange certes, mais dont l'étrangeté pique la curiosité et provoque l'envie de s'y intéresser. Curieux, ne pas s'abstenir!

Gaspar Herbain

Lycée agricole de Laval – 1^{re} STAV

LES PASSAGERS DU GAWENN La poule à Colin

es Passagers du Gawenn, groupe de folk celtique aux influences diverses. est composé de six musiciens : violon, accordéon et flûte pour le style traditionnel, complétés par une base musicale plus rock servie par une guitare, une basse et une batterie. Par sa musique cosmopolite, le sextet nous fait voyager aux quatre coins du monde. L'enregistrement de son dernier EP a été pour le groupe l'occasion d'élargir encore plus ses influences avec des morceaux traditionnels irlandais, québécois ou encore écossais, tout en poursuivant l'écriture de ses propres compositions.

Ici, « La poule à Colin » nous transporte vers plusieurs destinations à la fois : l'Amérique des ranchs et du far-west, mais aussi les côtes bretonnes, en mode fest-noz endiablé. Les Passagers brassent tellement de styles de musique que chacun peut y trouver le voyage dans lequel il veut s'embarquer. Alors montons à bord du Gawenn et allons trouver notre bonheur en leur compagnie!

Sidney Prod'homme

Lycée Victor Hugo – Château-Gontier – 2^{nde}

egemer mat (bienvenue), frère! Aujourd'hui, on se retrouve pour une chronique d'une chanson aux sonorités bretonnes aussi onctueuses et sucrées qu'un bon kouign-amann. L'histoire d'un garçon qui ramène une poule au village et qui décide de la cuisiner afin de la partager avec ses voisins au souper. Chantées dans une langue venant tout droit de nos campagnes et du fin fond de ce bon vieux

patois, les paroles, faciles à dévorer par leur simplicité et leurs innombrables répétitions, s'accordent parfaitement avec la musique, dansante et festive à souhait. Un morceau idéal pour un fest-noz, qui nous donne envie de plonger tout entier dans la marmite de ce jeune villageois et des six membres des Passagers du Gawenn! Allez, kenavo ar c'hentaň (à la prochaine)!

Arthur Arlais et Lucas Belmond Lycée Réaumur - Laval - 1re STI

OCTANE Religion

Tel l'octane composant l'essence, ce quartet enflamme les scènes à une vitesse folle, avec plus de quarante concerts en 2017. Question influences, sa musique nous renvoie directement à l'âge d'or du rock, assumant avec brio l'héritage d'AC/ DC ou de Scorpions. Soit une musique avec beaucoup de guitares électriques, de la batterie et des chants criés bien fort. Entraînante, portée par un rythme qui donne envie de se bouger, « Religion » entre vite en tête avec son instrumentation très présente, sans pour autant couvrir le chant.

Musique de bikers s'il en est, ce morceau donne à l'auditeur l'impression d'être sur la moto avec les musiciens, à fond sur les routes. Et s'ils intitulent leur chanson « Religion », c'est pour mieux s'en détacher, pour se sentir plus libres, sans contraintes et sans règles. Nos rockeurs réclament la liberté que procure la moto et l'adrénaline en échange de tout ce qu'ils ont : « *Take my* money and you take my soul, take it all in the name of God! Motorcycles and adre-

naline, is all I want, is all I need! » Leur seule vraie religion est celle des déesses du tonnerre, les motos. Petite touche finale, la voix de Morgane, la chanteuse du groupe, apporte une douceur bienvenue dans ce monde brutal de bikers.

Jean Gauvin et Lucas Blot

Lycée Réaumur – Laval – 1^{re} STI

alut, ami lecteur! Alors, aujourd'hui ie te dis « Religion »... et que « Religion », ca bastonne! Toi, tu trouves cette musique violente, tu dis qu'elle te fait froid dans le dos. Mais en réalité, c'est le Lycée Réaumur – Laval – 1^{re} STL meilleur morceau que je n'ai jamais entendu! Toi, tu trouves que ça fait peur, mais en réalité, ce n'est qu'une chanson, rien de plus! À aucun moment, on se dit qu'un démon surgira, invoqué par cette musique du diable. Faut pas exagérer! Et lorsqu'on arrive au passage le plus crucial, celui où l'intensité du morceau atteint

une puissance qu'aucune musique classique ne pourra jamais égaler, celui où le volume dépasse l'excès, j'ai envie d'avertir: « Attention aux petites natures! » Et si tu trouves que le son est trop fort, je brûle de te rétorquer : « Désolé, mais tu devras faire avec! » Car c'est un peu le but de cette musique, faire bouger, faire vibrer les gens et leur faire oublier leurs problèmes. Alors fais comme moi, écoute et éclate-toi! Ne te fais pas de souci. C'est de la bonne musique. C'est du rock'n'roll! Flavien Bachelot et Ismaïl Ait-Saït

THROW ME OFF THE BRIDGE Weak spot

arue sur le troisième disque de Throw me off the bridge en 2016, « Weak spot » va détourner votre attention. Vous chambouler, vous transporter dans un

Avec Jef Ouest (au centre), lors de la dernière session de Zic Zac au Lycée, le 24 avril au 6par4.



Margaux Thuau

Lycée Victor Hugo – Château-Gontier – 2^{nde}

EZPZ

dération.

Crazy Gordon

l est fou Gordon! Mais qui est-il? C'est l'un des titres du premier EP d'EZPZ. Un savoureux cocktail de rap, d'electro et de musique klezmer, dynamité par à un rythme déchaîné, un tempo rapide et pêchu. Sans oublier les clarinettes, les 6 cordes, les beats et les scratchs de DJ Slade ainsi que le flow de MC Dereeq. Voilà la recette d'un son explosif, un peu barjo, bref on ne peut qu'aimer!

EZPZ, c'est quoi ? EZPZ, dit « easy peasy » (traduisez « les doigts dans le nez »), c'est l'histoire d'un groupe de quatre gars qui a vu le jour en 2015. Appuyé par le label Vlad Prod, le quartet prépare la sortie d'un 1^{er} album, et enchaîne les dates de concert et les clips. Après avoir parcouru les scènes du grand ouest, aucun doute,



EZPZ va conquérir les scènes de l'hexagone, « les doigts dans le nez » !

Charlotte Malbrun

Lycée agricole de Laval – 1^{re} STAV

a folie vous interpelle ? Vous fait peur ?
Y êtes-vous confrontés ? Les quatre compères d'EZPZ ont consacré à cet état d'être une chanson, mettant en scène un curieux personnage appelé Crazy Gordon. Êtes-vous prêts à l'écouter et à découvrir leur perception de la folie ?

Le protagoniste principal apparaît comme schizophrène, tire-au-flanc et déjanté. À l'écoute des paroles (assez vulgaires soit dit en passant), on constate qu'il a échoué dans sa vie professionnelle et sentimentale, et s'en lamente parfois. Il semble très immature et ne fait que des sottises. Gordon a l'air d'être un fardeau pour ses parents car il reste dans un monde fictif où l'amusement est la priorité : ils en sont désespérés. La mélodie,

de par son rythme entraînant et dansant, amplifie le caractère euphorique et débridé des aventures de notre héros. Ce genre de musique est très appréciée par les adolescents, c'est d'ailleurs de ces derniers que cette chanson est inspirée. Elle paraît en effet être une critique de la société et plus précisément de la nouvelle génération. Aujourd'hui, les jeunes sont jugés faignants, fêtards et irrespectueux. « Crazy gordon » en est le portrait caricatural. À votre tour d'écouter cette chanson, afin de vous forger votre propre avis.

Alice Rivrain et Axelle Guillou

Lycée Don Bosco – Mayenne – 2^{nde}

DegiheugiToo shy to dance

e sont d'abord les éléphantesques lettres cursives qui m'ont frappée. Dans cette rue sombre où mes amis m'ont conduite, le seul éclairage qui nous guide

provient d'un panneau, où est inscrit un mot : « Degiheugi ». Bleue et fluorescente, cette lumière m'intrigue, inexplicablement. Je dévisage mes compères un à la fois, un regard plein d'hésitation et de nervosité. Sans avertissement, ils me tirent à l'intérieur, où la noirceur nous submerge de nouveau. Cette fois-ci, une voix mélodieuse nous accueille, envoûtante et réconfortante. J'écarte un rideau de perles et suis surprise du spectacle qui m'est offert. Une foule de jeunes gens est installée sur des tapis, tous arborent un sourire aux lèvres et un air décontracté. Un flot de corps se rassemble autour de la scène où évoluent deux êtres.

Un homme se tient derrière un assortiment d'instruments, ses doigts mélangeant les différentes voix des machines, composant ainsi une mélodie et une harmonie majestueuse mais intime, simple mais complexe. Une femme à la chevelure foncée se déhanche délicatement au rythme de la musique, une main portant le micro à ses lèvres. La foule à ses pieds danse délicatement au tempo de la ballade. Sa voix me saisit, m'enivre, m'inspire. Le rythme m'agrippe et m'emplit d'une sensation de réconfort, d'euphorie et de bien-être inexplicable. Impossible d'y résister à présent, Degiheugi m'a empoignée par le cœur et l'ouïe.

Fanchon Leblanc

Lycée Don Bosco – Mayenne – 2^{nde}

Soja Triani Bunker

onnaissez-vous « Bunker » ? À l'évocation de ce nom, vous pensez sûrement à ces célèbres édifices de la Seconde

Guerre mondiale, mais c'est également le titre d'une chanson du duo lavallo-rennais Soja Triani. Et celle-ci nous plonge dans l'univers de la Deuxième Guerre mondiale. Un sujet peu commun dans la production musicale actuelle. Les mots employés sont poignants, mais malgré ce texte émouvant, le chanteur ne laisse transparaître aucun sentiment. Contrairement à nombre de chansons d'aujourd'hui, « Bunker » raconte une histoire, celle d'un soldat mort sur le front, et nous montre à quel point la guerre est un fléau. L'utilisation d'une rythmique électronique répétitive confère au morceau une ambiance musicale sombre, reflétant la violence de cette période historique.

Tanguy Durand et Vassili Aubry Lycée Don Bosco – Mayenne – 2^{nde}

PHOEBUS
Le meilleur des mondes

e groupe explosif, composé de quatre jeunes hommes, François, Louis, Romain et Alexandre, ne manque pas d'énergie. Formé depuis 2012, le quatuor ne cesse d'évoluer. Sa marque de fabrique : le costume cravate ! Et pourtant sa musique n'est pas classique. Ne vous fiez pas aux apparences, car le nouveau titre de Phoebus, « Le meilleur des mondes », premier clip officiel du groupe, est un véritable volcan en éruption.

Pleine de surprises, alternant passages rapides et moments lents, cette chanson n'est pas de tout repos : quand elle commence, on ne sait pas où elle va s'arrêter, on veut juste continuer à écouter. Apte à vous remonter le moral quand tout ne va pas forcément bien, la musique du

Phoebus donne envie de sourire et sent bon la joie de vivre. Les paroles, parlant de solitude, ne sont pas forcément joyeuses, mais le sujet, universel, peut concerner tout un chacun, et les instruments confèrent au morceau un côté jovial et rythmé qui fait passer la pilule haut la main!

Denisia Lavercan

Lycée Victor Hugo – Château-Gontier – 2^{nde}

MAEN

C'est comme ça

ermez les yeux, ouvrez grand vos oreilles et écoutez la vie chantée par Maen. Car ses chansons, quelquefois espiègles, souvent cocasses et pleines de gaieté, ont toujours quelque chose à transmettre. Le chanteur commence sa carrière seul avec sa guitare. Plus tard, il s'entoure de musiciens, avec qui il sortira son premier EP début 2018.

Écouter « C'est comme ça », c'est assister au mariage judicieux de plusieurs instruments complémentaires. Au début de la chanson, un xylophone intervient seul puis s'ajoute une guitare. La cadence s'accélère, dopée par une contrebasse et des percussions qui impriment un rythme entraînant et soutenu. Une seconde voix vient doubler celle de Maen, formant une belle harmonie.

Nostalgique et dansant, dynamique et poétique, ce morceau est entraînant et triste à la fois. Contradiction agréablement troublante : la mélodie nous rend gais, quand les paroles nous renvoient à une réflexion profonde sur le sens de la vie qui défile trop vite.

Juliette Houllière

Lycée agricole de Laval – 1^{re} STAV



aniel Casanave a commencé par adapter des pièces de théâtre en BD, signant pour son premier livre une superbe adaptation d'*Ubu Roi*. Depuis, il est l'auteur des travaux très divers mais n'a jamais vraiment mis de côté ses amours littéraires. Du théâtre, il est passé au roman puis aux biographies d'auteurs. Baudelaire, les Shelley, Flaubert, Verlaine... Nombreux sont ceux à être passés sous sa plume, avec des scénaristes plus ou moins fantasques. 17 ans après son *Ubu*, Casanave revient à ses premières amours avec une biographie du Lavallois Alfred Jarry!

Si l'on connaît surtout sa fameuse pièce, Jarry est un roman à lui seul. L'inventeur de la pataphysique, alcoolique passionné de bicyclette, laisse de nombreux textes où truculence et humour piquant jouent des coudes. Hédoniste, il a plus de dettes que de fortune, et ses éclairs de génie sont interrompus par les créanciers à fuir et des duels à l'épée - ce qui ne l'empêche pas de découvrir un jeune peintre nommé Rousseau. Ce joli pavé, 200 pages, affirme la liberté incandescente de l'écrivain. Le trait de Casanave, un noir et blanc tout en souplesse, déroule le scénario de Rodolphe. Ce dernier évite l'écueil d'une construction classique et, avouons-le un peu lourde, que pouvait laisser craindre l'exercice. Tout en réalisant une pure biographie chronologique, il n'oublie jamais que Jarry n'aurait sans doute pas goûté une pesante tombe de marbre. • Merdre - Jarry, le père d'Ubu, Daniel Casanave et

Rodolphe, Casterman.

FIRE TALK WITH ME [3/3]

PAR CHARLES ROBINSON

ité des Pigeonniers, le bâtiment *G* a beau avoir été le premier à prendre feu, lorsque tout le quartier s'est embrasé au cours des trois semaines d'émeute qui ont suivi le premier mort, il est le seul bâtiment encore debout. Inaccessible dans les gravats, alors que les pelleteuses s'acharnent à se tailler un chemin entre les murs branlants qui menacent de s'effondrer à tout moment. Le plus petit, au milieu. Un symbole? Et Booz hoche la tête. Encore une erreur d'appréciation. Pov débile, ne dit pas Booz, mais tout son corps l'exprime. La résistance du bâtiment *G*, comme un doigt crochu et fuligineux dressé dans le chantier, un gigantesque doigt d'honneur en plein milieu du projet de rénovation, n'est pas un symbole. C'est un acte. Une charge. Du vaudou très pur.

Philosophie. De tout tu peux faire une force.

— Si tu veux comprendre les Pigeonniers, regarde juste ce bâtiment. Regarde-le résister. Regarde-le qui ne tombe pas. Démoli, bombardé, brûlé, toujours là. Regarde-le pointer. Regarde-le: il vous emmerde. Regarde-le, méchant et amianté. Regarde ses tiges de fer qui lui sortent de partout, comme les cheveux d'une sorcière. Regarde tout le mal qu'il peut te faire. Regarde. Mais tiens-toi à bonne distance. Car tu n'as rien à faire ici. Toi qui n'es pas du quartier. Toi, l'étranger. Fais-toi discret. Regarde, mais, lui, s'il te voit, prends tes jambes à ton cou. Mooz rit. Il y a une rythmique qui épouse les pas de ta course, quand tu cherches à échapper. Le beat emblématique des Natural Born Losers, anticipé dès le premier EP. Une rythmique qui est un tout petit morceau de la bande-son de la guerre civile. Un tout petit gimmick. Marrant, Vraiment marrant.

Le drum-master a enroulé du tissu social sur ses baguettes, posé sa pédale de grosse caisse sur l'école primaire républicaine, les chœurs sont composés de fields-recordings enregistrés dans les rayons de l'hypermarché, les sirènes de la BAC font les claudettes, *douhdouh douh!* La guerre civile syncope la vieille salopette rapiécée de grosses pièces multicolores B-B-R (blouse de l'instit,' bitume aménageur, ra-ta-ta-tan au drapeau), les morpions qui sortent du fond du slip s'accrochent à la fermeture-éclair en hurlant « C'est mon pavillon! », alors que ça craque de toute part et que les bretelles sont rafistolées de gros nœuds.

« Chercher noise », disaient les anciens.

NOISE = NOISE (UK) = MOÏSE = MOOZ

Va chercher le prophète, hurle la bande-son.

Pop music?

Un bootleg des Natural Born Losers est une initiation. Dans la danse, tu rencontreras les flammes. Et tu choisiras, ou non, de les appeler Sisters. •

Dernier épisode des « aventures » de Booz et Mooz, héros échappés de *Fabrication de la guerre civile*, dernier roman de l'écrivain Charles Robinson, accueilli en résidence en Mayenne de janvier à juin 2018 par Lecture en tête.



Conakry, février 2016. Oumou Diallo, malade rescapée du virus Ebola.

FOCALE LOCALE ARNAUD ROINÉ

arte blanche pour chambre noire, *Tranzistor* offre sa dernière page à un photographe.

Au lycée, Arnaud Roiné rencontre un photographe grand reporter venu présenter son métier aux élèves. Choc. Le Lavallois sait alors que la photographie sera sa vie. Quelques années plus tard, en 1998, il intègre le service audiovisuel de l'Élysée en tant que photographe officiel. Il sera de tous les voyages de Jacques Chirac et Nicolas Sarkozy. Puis en 2008, appareil au poing, il embarque avec les forces de l'armée française vers d'autres théâtres d'opération, au cœur des zones de conflits (Afghanis-

tan, Lybie, Mali...). Un reportage sur l'épidémie Ebola, réalisé dans un centre de traitement du virus en Guinée, lui vaut d'être programmé au prestigieux festival Visa pour l'image. Une expérience marquante qui le décide à quitter l'armée pour réaliser ce dont il rêve depuis le lycée: faire du photojournalisme. Depuis, il bourlingue à travers le monde depuis son QG lavallois pour « regarder là où les autres ne voient pas ». Et ramener de ses reportages ces images qui font sa signature : des clichés sans esbroufe, jamais esthétisants, qui disent la vérité d'un instant et raconte, sans un mot, autant d'histoires qu'un roman. •

Profession? Artiste!

Carole Le Rendu • Elsa Tomkowiak Laetitia Davy • Stéphane Delaunay Régis Donsimoni • Manu Grimo Maryvonne Schilzt Virginie Fouchault Nicolas Boisnard

Bouche à oreille

Gontierama ◆ Les Entrelacés 15 K ◆ Festival d'arts sacrés Festival Vagabond ◆ Degiheugi

Sur écoute

Duo Mayic • Edgar Notoe EZPZ • LV Crew M'zelle Magali • Octane

www.tranzistor.org facebook.com/tranzistormag twitter.com/tranzistormag







Laurent Vignais Tête à tête



Le garage BD-reportage



Leila Martial Rencontre